

الجمهورية الجزائرية الديمقراطية الشعبية
République Algérienne Démocratique et Populaire

*Ministère de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique*

*Université 8 mai 1945 Guelma
Faculté des Lettres et des Langues
Département des Lettres et de Langue
Française*



وزارة التعليم العالي والبحث العلمي

جامعة 8 ماي 1945 قالمة
كلية الآداب واللغات
قسم الآداب واللغة الفرنسية

Mémoire présenté en vue de l'obtention du diplôme de Master académique

Domaine : Lettres et Langues étrangères

Filière : Langue française

Spécialité :

Intitulé :

***L'exil intérieur comme résistance : conscience,
oppression et dilemme moral dans Les Hirondelles de
Kaboul de Yasmina Khadra***

Rédigé et présenté par : BELMIR Aya Malak

Sous la direction de:

Membres du jury

Président : M^{me} HAMADI

Rapporteur : M^{me} HASSANI

Examineur : M^r NECIB

Année d'étude 2024/2025

Remerciements

Je tiens tout d'abord à exprimer ma profonde gratitude à mon encadrante, Hassani Salima, pour sa disponibilité, sa bienveillance et la richesse de ses conseils. Son accompagnement attentif et exigeant a largement contribué à l'orientation et à la qualité de ce travail.

Je remercie également l'ensemble de mes enseignants pour les savoirs, les valeurs et l'esprit critique qu'ils m'ont transmis tout au long de mon parcours universitaire. Leur passion pour la littérature et leur engagement pédagogique ont été une source constante de motivation.

Je souhaite enfin adresser mes sincères remerciements aux membres du jury, pour l'honneur qu'ils me font en acceptant d'évaluer ce mémoire, et pour le regard éclairé qu'ils porteront sur ce travail.

Dédicace

Ce modeste travail est dédié

À mon père,

Dont la force, la patience et les sacrifices silencieux m'ont guidée tout au long de ce parcours. Que Dieu le protège et le récompense pour tout ce qu'il a semé dans ma vie.

À ma mère,

Source inépuisable de tendresse, de prières et d'encouragements. Que Dieu veille sur elle et lui accorde une longue vie en paix et en santé.

À ma sœur, Sirine,

Pour sa présence aimante, son soutien discret mais précieux, et son sourire qui apaise les doutes. Que Dieu la protège et lui ouvre les portes d'un avenir radieux.

*« Ceux qui vivent, ce sont ceux qui
luttent. »*

Victor Hugo.

*"sur la souffrance et la condition
humaine*

Résumé en français

Ce mémoire propose une lecture croisée (sociologie, philosophie politique, psychanalyse, théorie littéraire) du roman *Les Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra pour analyser la condition féminine sous le régime taliban. La première partie décrit le système de domination fondé sur la surveillance et la terreur (Weber, Foucault, Arendt), révélant la violence quotidienne et l'exclusion extrême des femmes. L'étude des personnages (Zunaira, Atiq, Mussarat) souligne les effets psychiques de l'oppression : effondrement identitaire ou résistance silencieuse. La seconde partie interroge la banalité du mal et la soumission collective (Arendt, Kristeva, Hamon), montrant la violence intériorisée et les tentatives de réappropriation de la parole féminine. Le roman apparaît comme un manifeste éthique, un espace de mémoire et de résistance intérieure.

Mots-clés

Yasmina Khadra

Les Hirondelles de Kaboul

Totalitarisme

Condition féminine

Vie nue (Agamben)

Domination (Weber)

Surveillance (Foucault)

Banalité du mal (Arendt)

Abjection (Kristeva)

Résistance silencieuse

Oppression psychique

Mémoire et littérature engagée

Résumé en anglais

This thesis offers an interdisciplinary reading (sociology, political philosophy, psychoanalysis, literary theory) of Yasmina Khadra's *The Swallows of Kabul* to analyze the condition of women under the Taliban regime. The first part describes the system of domination based on surveillance and terror (Weber, Foucault, Arendt), revealing the everyday violence and extreme exclusion faced by women. The analysis of characters (Zunaira, Atiq, Mussarat) highlights the psychological effects of oppression: identity collapse or silent resistance. The second part examines the banality of evil and collective submission (Arendt, Kristeva, Hamon), showing how violence becomes internalized and how women's voices, forbidden or disqualified, struggle to re-emerge through gestures of dignity. The novel appears as an ethical outcry, a space of memory and inner resistance.

Keywords

Yasmina Khadra

The Swallows of Kabul

Totalitarianism

Condition of women

Bare life (Agamben)

Domination (Weber)

Surveillance (Foucault)

Banality of evil (Arendt)

Abjection (Kristeva)

Silent resistance

Psychological oppression

Memory and engaged literature

sommaire

<i>Introduction</i>	0
<i>Chapitre I : Désillusion et oppression dans la société afghane</i>	6
1. TITRE.....	7
2. Personnage comme signe idéologique : Contestation, Soumission, Sacrifice :	11
3. Contexte socio-historique et relations sociales :	15
4. L'homme face à la barbarie	17
5. La lapidation : faillite éthique et effondrement de l'humain	20
6. La liberté confisquée des femmes :	23
 <i>Chapitre II : Aliénation intérieure et conscience morale</i>	28
1. L'appareil psychique selon Freud	29
2. L'exil intérieur :	33
3. Les chemins de la perte :	36
4. Vers une possible rédemption :	39
5. Les Hirondelles de Kaboul : roman noir ou tragédie intemporelle ?	44
<i>Conclusion générale</i>	Erreur ! Signet non défini.
Références Bibliographiques :	50

Introduction

Introduction

Depuis toujours, la littérature ne se limite pas à une fonction esthétique ou narrative : elle est aussi un espace de réflexion, de dénonciation et de combat. Dans les contextes de crise, d'oppression ou d'injustice, elle devient un véritable outil de résistance. En prêtant sa voix à ceux qu'on a réduits au silence, en révélant les visages cachés de la barbarie, l'écrivain engagé transforme la plume en arme symbolique. C'est dans cette perspective que s'inscrit ce qu'on appelle la littérature de résistance, qui, loin de se satisfaire du confort de la fiction, plonge au cœur des douleurs collectives pour réveiller les consciences et faire acte de mémoire.

Qu'elle soit politique, sociale ou culturelle, la littérature de résistance et engagée, prend forme dans les œuvres de nombreux auteurs du XX^e et XXI^e siècles. On pense à Kateb Yacine, dont « Nedjma » révèle les tensions coloniales en Algérie :

« tu dois songer à la destinée de ce pays d'où nous venons, qui n'est pas une province française, et qui n'a ni bey ni sultan... »¹.

À Assia Djébar, qui donne voix aux femmes oubliées de l'histoire :

« Les seules femmes libres de la ville sortent en files blanches, avant l'aube, pour les trois ou quatre heures de ménage à faire dans les bureaux vitrés des petits, des moyens, des hauts fonctionnaires qui arriveront plus tard. Elles pouffent de rire dans les escaliers, rangent les bidons l'air hautain,... » , « la nuit du récit de Fatima »², dans le recueil « Femmes d'Alger dans leur appartement » .

Ou encore à Tahar Djaout, écrivain assassiné pour avoir refusé de se taire face à l'intégrisme :

« L'Algérie vit la période des combats décisifs où chaque silence, chaque indifférence, chaque abdication, chaque pouce de terrain cédé peuvent s'avérer fatals. (...) Aucun populisme, aucun démocratisme, aucun pseudo-humanisme, aucun calcul tortueux », « hebdomadaire ruptures »³.

Chacun, à sa manière, oppose à la violence du réel la puissance du mot. Dans cette tradition s'inscrit également Yasmina Khadra, écrivain algérien qui à travers son roman « *les hirondelles de Kaboul* », livre un témoignage poignant sur la condition humaine sous le régime taliban.

¹ Kateb Yacine, Nedjma, éd. du Seuil, 1956 page 128

Fiche bibliographique sur le site de l'éditeur :

<https://www.seuil.com/ouvrage/nedjma-kateb-yacine/9782020001167>

² Assia Djébar, Femmes d'Alger dans leur appartement page 78

Accès à l'ouvrage sur Gallica (Bibliothèque nationale de France) :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5749027j>

³ Tahar Djaout, « Refus de se taire », Ruptures, 1993

Archive sur HAL / Thèses.fr :

<https://hal.science/hal-01431690>

Introduction

Ce roman, loin d'être un simple récit de fiction, s'impose comme un acte d'engagement contre toutes les formes de fanatisme, de violence institutionnalisée et d'oppression des femmes. En mettant en scène des personnages en proie à la désillusion, au doute et à la peur, Khadra interroge la part d'humanité que chacun tente de préserver dans un monde déshumanisé. *Les Hirondelles de Kaboul* devient ainsi un cri, une révolte, un plaidoyer pour la dignité et la liberté.

Les hirondelles de Kaboul de Yasmina Khadra est un récit où l'histoire se déroule dans un Afghanistan ravagé par la guerre et l'oppression. C'est au cœur de ce contexte délétère que se révèle le parcours chaotique et souvent cornélien des personnages du récit. Les personnages féminins, tels que Mussarat, sont pris dans un tourbillon de souffrance et de désillusion, où leur quête de liberté et de dignité se heurte aux normes patriarcales et à la violence omniprésente. L'exil intérieur est marqué par la perte de leurs rêves et de leur identité. Il reflète un combat silencieux contre des chaînes invisibles qui les contraignent à une existence marquée par la résignation. À travers le parcours de Mussarat ainsi que son mari Atiq, Yasmina Khadra explore la profondeur de cette aliénation et la force de l'espoir en nous invitant à réfléchir sur la condition des femmes dans des sociétés où la guerre ne laisse que des cendres et des souvenirs d'un monde qui se perd. C'est cette tension entre l'aspiration à la liberté et la réalité de l'oppression qui sert de toile de fond à une œuvre poignante et finalement universelle.

L'exil intérieur : est un concept qui traverse à la fois la psychanalyse et la littérature, bien qu'il puisse avoir des significations différentes dans chaque domaine. Dans le cadre de la psychanalyse, l'exil intérieur peut être compris comme un état psychologique dans lequel un individu se sent éloigné de lui-même, de ses désirs ou de ses émotions. Cela peut être lié à des conflits intrapsychiques, à des traumatismes, ou à des mécanismes de défense qui amènent la personne à se sentir étrangère à sa propre vie ou à son identité. Cette forme d'exil peut se manifester par un sentiment d'aliénation, une déconnexion émotionnelle ou une incapacité à s'engager dans des relations interpersonnelles authentiques. Dans la littérature, l'exil intérieur est souvent utilisé pour décrire des personnages ou des narrateurs qui vivent une forme d'aliénation, que ce soit par rapport à leur environnement, à leurs origines, ou à eux-mêmes. Cela peut être illustré par des thèmes tels que la mélancolie, l'isolement, ou la quête de sens. Les écrivains comme Yasmina Khadra explorent généralement cette notion pour mettre en lumière les luttes internes des personnages face à des réalités externes, que ce soit des sociétés oppressives, des traumatismes passés, ou des dilemmes existentiels.

Introduction

A travers ses réflexions précédentes, il devient essentiel de s'interroger sur les tensions majeures qui traversent le roman *Les Hirondelles de Kaboul*, tant au niveau de ses personnages que de ses thématiques centrales. La complexité de la condition humaine, les dilemmes moraux, les luttes intérieures et la pression écrasante d'un système oppressif invitent à poser une question fondamentale, autour de laquelle s'articulera l'ensemble de notre analyse.

C'est à partir de cette interrogation centrale que nous construirons notre démarche critique, en mobilisant différentes approches théoriques et en confrontant le texte à une série de concepts littéraires, philosophiques, psychanalytiques et sociologiques, C'est pourquoi nous proposons cette question principale :

Comment l'expérience subjective et les contrariétés vont construire l'itinéraire des personnages vers le bien ou vers le mal dans *Les hirondelles de Kaboul* ?

Afin de mener à bien notre réflexion autour du roman *Les Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra, il nous a semblé essentiel de formuler un certain nombre d'hypothèses susceptibles d'éclairer la portée symbolique, sociale et humaine de l'œuvre. Ces hypothèses orientent notre démarche analytique et nous permettent de structurer notre lecture critique.

Ainsi, nous posons les hypothèses suivantes :

1. Yasmina Khadra construit des trajectoires narratives mouvantes et généralement vouées à l'échec. Les personnages d'Atiq et de Mussarat évoluent en périphérie d'une société afghane en déliquescence, prisonniers d'un système qui corrompt jusqu'aux relations les plus intimes. Leur quotidien est marqué par la peur, l'incertitude et la désillusion, reflets de l'oppression talibane. Atiq, en particulier, incarne cette tension tragique : déchiré entre sa dette envers Mussarat, qui lui sauva la vie durant la guerre soviétique, et sa passion naissante pour Zunaira, condamnée à mort pour le meurtre de son époux. Cette dualité psychologique et morale structure l'œuvre, faisant des conflits intérieurs le moteur principal de l'intrigue.
2. L'exil intérieur devient chez Khadra un espace de liberté paradoxale. Atiq, gardien de prison, choisit de sauver une condamnée au mépris des lois. Mussarat se sacrifie pour Zunaira, transformant sa mort en acte d'amour. Ces choix transgressifs, pris dans les failles d'un système oppressif, révèlent comment l'intériorité devient le dernier rempart de la dignité humaine.

Introduction

3. Atiq incarne la tragédie d'un homme déchiré entre ses aspirations et la réalité. Son parcours, marqué par des espoirs sans cesse trahis, le mène à une entreprise destructrice qui anéantit ses rêves les plus chers. Son amour impossible pour Zunaira scellera finalement son destin. En contraste frappant, Mussarat représente la résolution absolue. Son choix de se substituer à Zunaira dépasse le simple sacrifice : c'est un acte d'amour ultime qui libère à la fois son mari et elle-même. Alors qu'Atiq sombre en reniant ses principes, Mussarat trouve paradoxalement sa liberté dans la mort, transcendant l'oppression talibane

Ces hypothèses guideront notre analyse, dans le but de mieux cerner la richesse narrative, éthique et politique d'un roman dont la portée continue de résonner bien au-delà de ses pages.

Cette recherche s'inscrit dans l'exploration littéraire d'un univers marqué par la violence, l'oppression et les blessures invisibles laissées dans les consciences par les régimes totalitaires.

En analysant les trajectoires psychologiques et morales des personnages, les tensions entre leur univers intérieur et un contexte social oppressif, ainsi que les formes de résistance – qu'elles soient explicites ou tacitement exprimées –, cette étude propose un dialogue entre la littérature et les questionnements fondamentaux de la condition humaine.

Notre recherche revêt une dimension universelle en ce qu'elle dépasse largement le cadre géographique et temporel dans lequel s'inscrit l'intrigue du roman. Les problématiques soulevées – telles que la perte de repères, la soumission imposée par la peur, le combat pour la dignité, ou encore l'espoir comme ultime refuge – résonnent profondément avec les réalités d'autres sociétés contemporaines ou passées, confrontées à l'arbitraire, à la barbarie ou à la négation de l'autre. En ce sens, « *Les Hirondelles de Kaboul* » ne se contente pas de témoigner d'une tragédie locale, mais s'élève à la hauteur d'un cri humain partagé, d'un miroir tendu à toute communauté menacée dans son humanité.

Dans un premier temps, nous analyserons le contexte sociohistorique de l'Afghanistan sous domination talibane, afin de comprendre comment la violence institutionnalisée, l'effacement des femmes et la terreur quotidienne façonnent les trajectoires individuelles. Cette plongée dans un univers oppressif permettra de mettre en lumière la désillusion profonde qui traverse l'œuvre.

Dans un second temps, nous nous intéresserons aux figures centrales du roman – Atiq, Mussarat, Mohsen et Zunaira – dont les parcours psychologiques incarnent les tensions entre intériorité blessée et environnement hostile. Nous verrons comment la culpabilité, le renoncement ou le sacrifice dessinent chez eux des formes de résistance ou d'effondrement moral.

Introduction

Enfin, nous étudierons plus spécifiquement deux nœuds majeurs du roman : la banalisation de la barbarie, qui rend possible l'inhumain dans les gestes les plus quotidiens, et la répression de la parole féminine, réduite au silence dans un ordre patriarcal radicalisé. Ces réflexions nous amèneront à interroger la portée éthique et existentielle du texte de Khadra, en croisant notamment les apports de Freud, Arendt, Kristeva, Hamon, Agamben et Carol Mann

Chapitre I :
Désillusion et oppression dans
la société afghane

La société afghane décrite dans le récit est marquée par une profonde désillusion et une oppression omniprésente. À travers ce chapitre, nous tenterons de comprendre comment ces réalités amères façonnent les existences et nourrissent la tragédie des personnages.

1. TITRE

Yasmina Khadra nous représente l'Afghanistan baignant dans une anarchie totale et une perte de repères politiques, sociales et culturels. C'est une nation privée de liberté et de compassion entre ses membres. C'est un état de non droits où la justice est entre les mains d'une fraction de religieux fanatiques et sanguinaires, les talibans. C'est un pays où la femme est méprisée et sans droits. Elle demeure ensevelie dans des conditions inhumaines loin des regards des hommes. Néanmoins, Yasmina Khadra, nous offre une vision avec une lueur d'espoir et de révolte au sein de la société féminine afghane. En effet, dans le récit de Khadra, l'image de la femme occupe une place centrale et complexe, reflétant à la fois la répression, la soumission, mais aussi la force intérieure et la quête de liberté face à un régime oppressif.

« À Kaboul, les joies ayant été rangées parmi les péchés capitaux, il devient inutile de chercher auprès d'une tierce personne un quelconque réconfort. Quel réconfort pourrait-on encore entretenir dans un monde chaotique, fait de brutalité et d'invraisemblance, saigné à blanc par un enchaînement de guerres d'une rare violence ; un monde déserté par ses saints patrons, livré aux bourreaux et aux corbeaux, et que les prières les plus ferventes semblent incapables de ramener à la raison ? »⁴

Les talibans au pouvoir, ont instauré un régime autoritaire et oppressant au sein de la société afghane. Une barbarie s'est installée suite à l'application d'une loi islamique extrême et non complaisante avec les fautifs. Le rêve d'une nation islamique libre et complaisante s'est estompé et devenue un cauchemar insensé et terrible de conséquences pour la population féminine surtout. La terreur est devenue le quotidien de chacun en Afghanistan. Le régime des talibans est une dictature théocratique qui, sous couvert de religion, pratique une loi qui afflige les consciences avant le corps des citoyens. La population afghane souffre sous ce régime sanguinaire. Même les fous et les aliénés n'échappent pas au dictat des talibans.

« Kaboul, charriant dans leur dérive les hommes et les mœurs. C'est le chaos dans le chaos, le naufrage dans le naufrage, et malheur aux imprudents. Un être isolé est irrémédiablement perdu. L'autre jour, un fou criait à tue-tête dans le faubourg que Dieu avait failli. Ce pauvre diable, de toute

⁴Yasmina Khadra , « Les Hirondelles De Kaboul » , Paris , Julliard , 2002.page 29

Désillusion et oppression dans la société afghane

évidence, ignorait où il en était, ce qu'il était advenu de sa lucidité. Intraitables, les talibans n'ont pas trouvé de circonstances atténuantes à sa folie et ils l'ont fouetté à mort sur la place publique, les yeux bandés et la bouche bâillonnée. »⁵

En effet, dans ce climat sclérosé par la douleur et les désillusions, le malheur s'est installé durablement dans l'esprit des gens. Les relations humaines sont détruites et fragilisées dans ce contexte délétère et étouffant. Les personnages présentés par Yasmina Khadra semblent errer sans repères ni objectifs. Atiq Shaukat et Mussarat , Mohsen et Zunaira illustrent parfaitement cette fracture sociale. Zunaira, ancienne magistrate cultivée et libre se retrouve réduite au silence et à l'enfermement sous le tchadri (la burqa).

« Des cliquetis tintinnabulent dans la pièce voisine, puis le rideau s'écarte sur une femme belle comme le jour. Elle dépose un carafon devant Mohsen et prend place sur le pouf d'en face. Mohsen sourit. Il sourit toujours quand sa femme se montre à lui. Elle est sublime, d'une fraîcheur inaltérable. Malgré les inclémences quotidiennes et le deuil d'une ville livrée aux hantises et à la folie des hommes, Zunaira n'a pas pris une ride. C'est vrai, ses joues n'ont plus leur réverbération d'autrefois, ses rires ne résonnent nulle part, mais ses yeux immenses, brillants comme des émeraudes, ont gardé intacte leur magie. »⁶

Mohsen le mari de Zunaira, un personnage cultivé et ouvert sur le monde, se laisse emporter par les événements et suit la foule qui va lapider une femme sur la place publique. Un acte de barbarie qui va hanter son esprit au point de se confier à sa femme Zunaira sur cet acte qu'il ne comprend même pas lui-même. Suivre la foule et commettre cette « folie collective » devient un stigmate qu'il porte en lui et l'empêche de trouver la sérénité. Mohsen est un personnage dans la tourmente. Il fait partie de ceux qui souffrent dans un monde de non-communication. Il fait également partie de ceux qui ont perdu la foi en un avenir radieux.

«Une prostituée a été lapidée sur la place. J'ignore comment je me suis joint à la foule de dégénérés qui réclamait du sang. J'étais comme absorbé par un tourbillon. Moi aussi, je voulais être aux premiers loges, regardé de près périr la bête immonde. Et lorsque je déluge de pierres à commencer à submerger le succube, je me suis surpris à ramasser des cailloux et à le mitrailler; moi aussi. J'étais devenu fou, Zunaira. Comment ai-je osé ? »⁷

⁵ Ibid. page 59

⁶ Ibid. page 30

⁷ Ibid. page 33

Désillusion et oppression dans la société afghane

~~~~~  
Mohsen, un homme ordinaire, se laisse emporter par la foule et participe à un acte de violence qu'il n'aurait jamais imaginé commettre : il réalise qu'il a perdu son humanité en cédant à la barbarie ambiante.

Mohsen n'est pas le seul personnage qui souffre dans Kaboul. Atiq est l'exemple du mal qui ronge même les serviteurs du régime des talibans. C'est un geôlier, endurci est en proie néanmoins à un profond malaise existentiel ne comprend plus le monde qui l'entoure. Il se sent étranger à soi-même. Il vit avec sa femme Mussarat qui souffre en silence d'un mal incurable. Le couple n'envisage même pas des soins, puisque il s'agit de subsister dans cet univers où la nourriture manque cruellement. Atiq est un personnage en proie à des angoisses qui rendent sa vie difficile. Il subit une crise existentielle qu'il n'arrive pas à s'en extirper.

*« Atiq Shaukat ne se sent pas bien. Le besoin de sortir prendre l'air, de s'étendre sur un muret, face au soleil, le malmène. Il ne peut pas rester une minute de plus dans ce trou à rat, à soliloquer ou à essayer de déchiffrer les arabesques qui s'entrelacent inextricablement sur les murs des cellules. La fraîcheur de la petite maison d'arrêt ravive ses anciennes blessures ; parfois son genou se bloque de froid et il a du mal à le replier. Parallèlement, il a le sentiment de devenir claustrophobe ; il ne supporte plus la pénombre, ni l'exiguïté de l'alcôve qui lui tient lieu de bureau encombrée de toiles d'araignées et de cadavres de cloportes. »<sup>8</sup>*

Atiq finit par sombrer la violence et la discrimination à l'encontre des femmes qui souffrent sous le régime des talibans. Les conditions de vie des femmes se détériorent suite aux restrictions sévères, imposés par les nouveaux maîtres de Kaboul. Les femmes subissent une violence basée sur le sexe. Elles sont les victimes des viols, des mariages forcés ainsi que les punitions sommaires et arbitraires qui sont administrées par la police religieuse de l'état des talibans.

La société afghane est rangée par la barbarie et la violence banalisée et institutionnalisée. Les exécutions publiques, les flagellations ainsi que les lapidations sont devenues des pratiques quotidiennes. Les stades deviennent un lieu d'exécutions sommaires et le théâtre de la cruauté la plus abjecte. Cette violence exposée comme un spectacle révèle et témoigne d'une déshumanisation profonde de la société des talibans. Les femmes sont les premières victimes de cette violence instituée en loi.

---

<sup>8</sup>Ibid .page 19

## ***Désillusion et oppression dans la société afghane***

~~~~~ Ainsi, la désillusion qui imprègne le tissu social et moral de la société afghane décrite dans *Les Hirondelles de Kaboul* ne constitue pas seulement un arrière-plan statique ; elle agit comme une force active qui modèle les trajectoires des individus. Face à l'effondrement des repères, à la perte de sens et à l'étouffement de l'espoir, les personnages principaux voient leurs choix, leurs convictions et même leur identité intérieure profondément ébranlés. Il convient donc désormais d'analyser de plus près les parcours de ces personnages, afin de comprendre comment chacun tente, à sa manière, de survivre, de résister ou de se résigner dans un univers où la brutalité semble avoir remplacé toute forme d'humanité.

2. Personnage comme signe idéologique : Contestation, Soumission, Sacrifice :

Philippe Hamon est un critique littéraire, spécialiste de la littérature du XIX^e siècle, en particulier du roman réaliste et naturaliste.

Hamon a également travaillé sur la description dans le roman, en analysant comment celle-ci n'est jamais neutre, mais toujours idéologiquement marquée. Son travail a profondément influencé les études littéraires françaises, notamment dans les domaines de la narratologie, de la sociocritique et de la sémiologie du récit.

Dans la perspective de Philippe Hamon, le personnage romanesque peut être lu comme une figure oppositionnelle, c'est-à-dire en tension constante avec les normes idéologiques, sociales ou politiques dominantes ; dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », ce personnage devient également un personnage dévisé, dont l'unité psychique et narrative est éclatée, pris entre des forces contraires qui le fragmentent intérieurement et symboliquement; son discours parasite, traduit cette impossibilité de tenir un propos clair, cohérent et autonome, car sa parole est sans cesse brouillée, infiltrée ou détournée par les voix de l'idéologie, de la violence institutionnalisée, ou des discours collectifs qui s'imposent à lui de manière autoritaire . Une figure marginale , Chez Philippe Hamon, le personnage marginal occupe une position périphérique dans l'espace social, narratif ou idéologique du récit. Il est souvent **décentré** par rapport aux normes, aux valeurs dominantes ou à la parole légitime du récit.

Enfin , Le terme axiologique se réfère à la valeur morale ou éthique dans un contexte donné, c'est-à-dire à ce qui concerne le système des valeurs, des principes ou des jugements de valeur.

Philippe Hamon, dans un article intitulé « *Statut sémiologique du personnage* », écrit :
« *Un personnage de roman naît seulement des unités de sens, [il] n'est fait que de phrases prononcées par lui ou sur lui.* ».⁹

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », Yasmina Khadra donne à ses personnages une dimension qui dépasse largement leur simple fonction narrative. En s'inscrivant dans une démarche sémiologique telle que théorisée par Philippe Hamon, l'auteur construit ses figures romanesques comme de véritables signes sociaux, c'est-à-dire des incarnations

⁹Philippe Hamon, « le personnage comme signe » , Texte et idéologie, 1997

Désillusion et oppression dans la société afghane

idéologiquement chargées de réalités collectives, culturelles et politiques. Selon Hamon, le personnage n'est jamais neutre : il est un vecteur de sens, un élément codé par des discours, des postures et des rôles sociaux qui reflètent l'organisation idéologique du monde représenté. Dans ce contexte, les figures qui peuplent la Kaboul talibane ne sont pas seulement des individus fictifs : elles sont les produits et les reflets d'un système oppressif.

Zunaira, par exemple, est une figure particulièrement marquée. Belle, cultivée, libre dans ses idées, elle incarne tout ce que le régime taliban cherche à éradiquer. Elle est construite comme une figure « oppositionnelle », selon la terminologie de Hamon : tout en elle son apparence, sa pensée, son langage, conteste les normes dominantes. Son effacement progressif, symbolisé par le port obligatoire de la burqa et l'enfermement dans l'espace domestique, fait d'elle un signe visuel et politique de la répression de la féminité. Elle ne parle presque plus, elle n'existe que par l'ombre qu'elle projette : elle devient littéralement l'image d'une liberté mutilée, celle de toutes les femmes privées de voix dans un monde qui nie leur humanité.

À l'inverse, Atiq, geôlier austère, fonctionne comme une figure ambivalente, dans laquelle se cristallise une contradiction profonde. Il est ce que Hamon appellerait un « personnage divisé », un homme placé du côté du pouvoir mais intérieurement brisé, rongé par le doute et le désespoir. Son rôle de gardien de la loi n'est plus qu'un masque vidé de sens, et sa lente déliquescence morale témoigne de la fragilité du système qu'il sert malgré lui. Il devient le symptôme d'un monde qui s'effondre de l'intérieur, et dont même les agents de l'ordre perçoivent la vacuité.

Mohsen, de son côté, illustre une autre forme d'effondrement : l'intellectuel moderne, éduqué, progressiste, qui cède pourtant à la violence collective. En participant, malgré ses convictions, à une scène de lapidation, il montre comment les individus éclairés peuvent être pollués par l'idéologie dominante, pris dans ce que Hamon décrit comme un « discours parasite », une sorte d'aliénation psychique qui corrompt même les esprits les plus lucides. Son geste brutal, immédiatement regretté, fait de lui un « personnage tragique », conscient mais impuissant, et donc hautement significatif dans l'économie symbolique du récit.

« Et ce matin, Zunaira, simplement parce que la foule hurlait, j'ai hurlé avec elle, simplement parce qu'elle a réclamé du sang, je l'ai exigé aussi. Depuis, je n'arrête pas de regarder mes mains que je ne reconnais plus. J'ai marché dans les rues pour semer mon ombre, pour distancer mon geste et, à chaque coin de rue, au détour de n'importe quel tas d'éboullis, je me suis retrouvé nez à nez avec cet

Désillusion et oppression dans la société afghane

instant d'égarement. J'ai peur de moi, Zunaira, je n'ai plus confiance en l'homme que je suis devenu. »¹⁰

Ce qui montre toute la dimension tragique du personnage de Mohsen, dont la conscience morale est déchirée par un geste qu'il ne comprend pas lui-même, commis sous l'influence d'une foule en furie. Son aveu à Zunaira – « *je n'ai plus confiance en l'homme que je suis devenu* » résume l'effondrement intérieur du personnage, devenu étranger à lui-même. La violence collective, décrite comme une transe contagieuse, a étouffé sa volonté propre. Il tente ensuite, en vain, de fuir son geste dans les rues de Kaboul, mais la culpabilité le rattrape partout. Cette introspection douloureuse en fait un personnage tragique au sens fort, partagé entre un idéal passé (homme cultivé, éclairé) et une réalité dégradée, marquée par la honte, la peur de soi et une perte d'identité.

Enfin, Musarrat, épouse malade et délaissée, semble à première vue une figure secondaire, presque effacée. Pourtant, son geste final, son sacrifice silencieux pour sauver Zunaira, en fait l'une des figures les plus fortes du roman. Dans la logique sémiologique de Hamon, elle pourrait être vue comme une figure marginale à forte intensité symbolique, une sorte d'ange discret qui renverse l'ordre établi par un acte de pure humanité. Elle ne se bat pas avec des mots ni des armes, mais avec un don de soi absolu, qui fait d'elle la véritable héroïne morale du récit.

Ainsi, à travers une construction minutieuse et idéologiquement signifiante de ses personnages, Yasmina Khadra transforme *Les Hirondelles de Kaboul* en fresque politique et poétique, où chaque protagoniste devient une incarnation des tensions sociales et spirituelles qui traversent l'Afghanistan sous les talibans. Ces figures romanesques, conçues selon une logique sémiologique, ne se contentent pas de raconter une histoire : elles mettent en scène le conflit entre l'humain et l'inhumain, entre le droit de vivre librement et la force brutale de l'oppression.

Dans *Les Hirondelles de Kaboul*, Yasmina Khadra déploie un espace romanesque profondément symbolique, dont la lecture peut être éclairée par la sémiologie de Philippe Hamon. Selon Hamon, l'espace dans le roman ne se limite pas à un simple décor, il est porteur de sens, structurant l'univers narratif et reflétant les tensions idéologiques du récit. Il distingue

¹⁰ Ibid. page 33

Désillusion et oppression dans la société afghane

entre plusieurs fonctions de l'espace : topographique, symbolique, narrative, descriptive et axiologique.

D'un point de vue topographique, la ville de Kaboul est omniprésente : elle est décrite comme une cité meurtrie, rongée par la guerre, les ruines, la poussière et la peur. Les lieux comme les rues désertes, les prisons, les hôpitaux ou la maison d'Atiq ne sont pas simplement des cadres, ils reflètent l'état d'âme des personnages : l'oppression, la claustration, l'asphyxie intérieure.

« Ses rues ont assisté à de terrifiants autodafés, ses monuments ont été pulvérisés à coups de dynamite et les serments que ses fondateurs avaient signés dans le sang ennemi ont été résiliés. »¹¹

Sur le plan symbolique, chaque espace renvoie à un enjeu existentiel. La prison, où travaille Atiq, devient un lieu de la violence institutionnelle et de la déshumanisation. La maison de Mohsen et Zunaira, autrefois lieu d'amour et de modernité, devient un tombeau de silence et de frustration, soulignant l'effondrement progressif du lien conjugal et des idéaux. La rue, lieu de la lapidation, est un espace de spectacle cruel, de punition publique, qui symbolise la domination du collectif sur l'individu.

Selon Hamon, l'espace peut aussi être axiologique : c'est-à-dire qu'il contient une charge morale ou idéologique. Chez Khadra, les espaces publics sont généralement négatifs : marqués par la surveillance, la soumission, l'absurdité d'un régime oppressif. En revanche, l'intériorité – souvent inaccessible – devient l'espace rêvé, celui de la liberté perdue ou espérée.

Enfin, l'espace est narratif : il évolue avec l'intrigue, accompagne la chute ou la révolte des personnages. Il participe activement au sens du récit : ce n'est pas un espace figé, mais un lieu en transformation, témoin de la dégradation morale, mais aussi, parfois, d'une possible rédemption.

Ainsi, l'espace dans « *Les Hirondelles de Kaboul* » devient un langage silencieux mais expressif, une structure signifiante qui rend compte de l'enfermement psychologique et de la violence sociale.

¹¹ Ibid page 14

3. Contexte socio-historique et relations sociales :

« *Les Hirondelles de Kaboul* » incarne parfaitement les conséquences du contexte social et politique afghan sous le régime taliban. À travers eux, **Yasmina Khadra** met en lumière les effets dévastateurs d'un système oppressif et inhumain sur les relations humaines, les émotions et les identités.

3.1 Mussarat : une femme effacée et sacrifiée :

Mussarat incarne la condition tragique de la femme afghane dans ce contexte.

Maladie et isolement : Elle est gravement malade (atteinte d'un cancer), recluse chez elle, vivant dans l'ombre.

- **Amour silencieux** : Elle aime profondément **Atiq** mais cet amour n'est pas réciproque, ou du moins, n'est plus exprimé.
- **Invisibilisation sociale** : Comme toutes les femmes, elle est exclue de la vie sociale, réduite à son rôle domestique et à la souffrance.
- **Sacrifice final** : Elle choisit de se sacrifier (en prenant la place de **Zunaira**) pour offrir à son mari une chance de rédemption et un sursaut d'humanité. Ce geste noble contraste avec la cruauté ambiante et illustre une forme de résistance discrète mais puissante.

Mussarat est donc un personnage clé qui montre comment la société patriarcale et religieuse extrême détruit l'amour, la dignité et la vie des femmes.

3.2 Atiq : un homme perdu entre devoir et conscience

Atiq, de son côté, est un geôlier, donc un agent du système taliban. Pourtant, il est profondément troublé, tiraillé entre son devoir et son humanité.

« Atiq s'adosse contre le mur, joint ses doigts sur son ventre et regarde les décombres de ce qui fut, une génération plus tôt, l'une des avenues les plus animées de Kaboul. »¹²

Fidèle au régime au début, il exécute les ordres sans poser de questions. Mais petit à petit, il est rongé par le doute.

- **Dégoût de la violence** : Il ne supporte plus les scènes d'exécutions publiques, ni les cris, ni la souffrance.
- **Vide affectif** : Il est détaché de **Mussarat**, comme s'il avait oublié ce que c'est qu'aimer ou même ressentir.
- **Réveil émotionnel** : Sa rencontre avec **Zunaira** déclenche un bouleversement intérieur. Il redécouvre le désir, la beauté, la révolte – des émotions interdites ou enfouies.

Mais **Atiq** est incapable de se libérer du système. À la fin, lorsqu'il comprend le sacrifice de **Mussarat**, il est brisé. Son errance finale dans la ville, devenu fou, montre l'échec total de son identité, de sa foi dans le régime et de son rôle d'homme.

À travers **Mussarat** et **Atiq**, **Yasmina Khadra** dépeint un couple ravagé par un système politique barbare :

Mussarat symbolise l'effacement des femmes, mais aussi la force du sacrifice et de l'amour pur.

Atiq représente l'homme piégé par une idéologie, un être broyé entre devoir et sens moral, incapable d'aimer ou d'agir autrement.

Leur relation, froide et douloureuse, est le miroir de la société afghane sous les Talibans : un monde sans tendresse, sans espoir, sans beauté – où même les sentiments les plus humains sont réduits au silence.

¹² Ilib page 22

Une fois ce cadre sociohistorique et ces dynamiques relationnelles éclaircis, il devient possible de comprendre comment l'individu se trouve confronté à des situations extrêmes. Car c'est bien dans cette atmosphère de terreur institutionnalisée, de normes sociales dévoyées et de violence normalisée que se pose la question centrale de la posture de l'homme face à la barbarie, de sa capacité à résister, à céder ou à se perdre dans l'inhumain.

4. L'homme face à la barbarie

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », **Yasmina Khadra** met en scène une société dévastée par l'obscurantisme, où la barbarie n'est pas seulement un fait politique, mais une condition de vie quotidienne. La figure de l'homme y est explorée dans son désarroi, ses silences, ses contradictions et parfois même sa complicité face à cette brutalité systémique. À travers les parcours d'**Atiq**, de **Mohsen**, mais aussi par contraste avec les personnages féminins, **Khadra** propose une réflexion puissante sur la faillite morale de l'individu pris dans l'engrenage d'un régime inhumain.

L'homme n'est pas ici un simple témoin passif de la barbarie, il en est souvent l'acteur, parfois malgré lui. **Mohsen**, personnage cultivé, modéré, victime de ses propres pulsions, en est l'illustration tragique. Lorsque, contre toute attente, il participe à une lapidation, c'est la révélation brutale de la puissance de l'idéologie sur la conscience. Son geste, qu'il regrette immédiatement, met à nu la faiblesse humaine et l'ambiguïté morale. **Mohsen** représente l'homme moderne broyé par une machine qui annihile la pensée critique.

Quant à **Atiq**, geôlier désabusé, il incarne la tension entre devoir et révolte intérieure. Prisonnier d'un système qu'il méprise, il assiste, impuissant, à l'effondrement de ses repères. Sa trajectoire est celle d'un homme rongé par le doute, tiraillé entre loyauté institutionnelle et humanité profonde. Son basculement progressif vers la remise en question, initié par sa rencontre avec **Zunaira**, révèle la possibilité, fragile mais réelle, d'une lucidité face à l'inhumain. Chez **Khadra**, la barbarie n'est pas seulement un décor : elle devient une force corrosive qui déforme l'âme, empoisonne les relations, et pousse l'homme au bord de l'effondrement psychique.

La barbarie est aussi un test moral. Face à elle, l'homme est mis à nu : certains, comme les talibans, s'y abandonnent totalement ; d'autres, comme **Atiq** et **Mohsen**, luttent

Désillusion et oppression dans la société afghane

intérieurement sans toujours parvenir à la surmonter. C'est cette tension, ce combat intérieur entre résignation et révolte, que **Khadra** met magistralement en scène. L'humanité ne disparaît pas complètement : elle survit dans les fissures, dans les gestes d'amour, dans les sursauts d'empathie.

Khadra dépeint une humanité blessée, mais non totalement anéantie, une humanité en suspens, qui cherche encore à se réinventer au cœur du chaos.

Dans cette œuvre, l'écrivain explore de manière poignante la soumission de l'individu face à une violence systémique, en interrogeant la part d'ombre présente en chaque être humain.

Cette plongée dans les ténèbres de la condition humaine rejoint la réflexion d'Hannah Arendt sur la banalité du mal, telle qu'elle l'a théorisée à travers le procès d'**Adolf Eichmann**. Arendt avance que le mal peut naître non pas d'une cruauté démoniaque, mais d'une incapacité à penser, d'un conformisme administratif et moral où les individus renoncent à leur autonomie éthique.

*« la théorie énoncée par la philosophe **Hannah Arendt** qui a fait scandale dans les années 1960, ses principes et ses limites.*

*Le 15 décembre 1961, à Jérusalem, **Adolf Eichmann** est reconnu coupable de quinze chefs d'accusation, dont crimes contre le peuple juif, crimes de guerre et crimes contre l'humanité. Le responsable de la logistique de la « solution finale » est pendu un an plus tard. En 1963, la philosophe germano-américaine **Hannah Arendt** publie un essai qui rassemble ses articles intitulé **Eichmann à Jérusalem : Rapport sur la banalité du mal**, dans lequel elle énonce un nouveau concept philosophique qui fait tout de suite scandale : la banalité du mal...*

*...**Hannah Arendt** explique que les pires criminels n'ont pas toujours une dimension démoniaque, sanguinaire, monstrueuse, ni même évidente. Selon elle, les actions qu'**Adolf Eichmann** a entreprises étaient dénuées de pensée et la banalité du mal réside précisément dans l'absence de pensée qui qualifie les actions malveillantes d'un individu suivant les ordres qui lui ont été livrés. Elle ajoute que le mal peut être commis par conformisme ou par absence de pensée critique face aux ordres, et non toujours par cruauté personnelle. La philosophe française Julia de Funès écrit dans son essai *La vertu dangereuse*, publié en 2024, que « La banalité du mal dont parlait Hannah Arendt est ce mélange de routine, de conformisme et de loyauté aveugle à la norme au point de ne plus penser, de n'avoir plus aucune réflexivité sur ses actions ». » Mais l'exemple d'**Eichmann** ne plaît pas. Antisémite actif et nazi impliqué, il s'est engagé dans les SS en 1932 et a été à l'origine de nombreuses initiatives*

Désillusion et oppression dans la société afghane

du régime nazi. Face à cette théorie philosophique controversée, un scandale éclate, d'abord aux États-Unis, puis en France. Le mal est-il vraiment banal ?».¹³

Dans le roman, cette idée se manifeste dans le personnage de **Mohsen**, homme cultivé, modéré, mais qui finit par participer à une lapidation publique. Ce geste, qu'il commet presque inconsciemment, traduit cette abdication de la pensée individuelle au profit d'une

logique de foule, révélant la **contamination** de la conscience par une norme pervertie, ce qui nous a conduits à un nouvel axe d'analyse :

¹³Hannah Arendt , « banalité du mal » , À la suite du procès d'Adolf Eichmann (les années 1960).

5. La lapidation : faillite éthique et effondrement de l'humain

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », la scène de la lapidation constitue un moment de bascule tragique : elle ne représente pas seulement un acte punitif, mais un symbole fort de l'anéantissement moral. D'un point de vue philosophique, la lapidation interroge le rapport entre la loi, la violence et la justice. Dans une société prétendument guidée par des normes religieuses ou morales, ce type de châtiment illustre la perversion de l'autorité lorsqu'elle perd tout fondement éthique.

Le philosophe italien Giorgio Agamben, dans le roman « *Homo Sacer* ». (Le pouvoir souverain et la vie nue) :

Dans le droit romain archaïque, « *Homo Sacer* » est un homme qu'on peut tuer sans commettre d'homicide, mais qu'on ne peut pas mettre à mort dans les formes rituelles. C'est cette vie insacriste et pourtant absolument exposée à la mort qui donne ici la clef d'une relecture de notre tradition politique. En suivant la trace du rapport constitutif entre la vie nue et le pouvoir souverain, **d'Aristote à Auschwitz**, de l'Habeas corpus aux Déclarations des droits, ce livre cherche à déchiffrer les énigmes – le nazisme et le fascisme en premier lieu – que notre siècle a posées à la raison historique.), Dans cette réflexion sur l'état d'exception, considère que certaines vies deviennent « *nues* », c'est-à-dire exclues de la protection de la loi tout en restant soumises à sa violence. La femme lapidée dans le roman, désignée uniquement comme une pécheresse, n'a plus de nom, plus d'histoire, plus d'humanité. Ce processus de désubjection renvoie également à ce que **Julia Kristeva** qualifie d'abjection : le rejet de ce qui dérange l'ordre social ou symbolique, à tel point qu'on le détruit publiquement.

Sur le plan éthique, la lapidation relève d'un non-sens moral. Elle n'enseigne rien, ne corrige rien, ne répare rien. Elle vise uniquement à montrer le pouvoir d'un système sur le corps des individus. Cette logique du châtiment devient alors ce que **Michel Foucault** dénonçait dans *Surveiller et punir* : un outil de contrôle collectif par la terreur, où la justice n'est plus justice mais rituel sacrificiel.

Dans le roman, **Mohsen**, qui participe à la lapidation malgré lui, révèle justement ce glissement tragique de l'individu dans une foule aliénée, où la conscience personnelle est engloutie dans l'anonymat collectif. Ce comportement incarne parfaitement la « *banalité du mal* », concept forgé par **Hannah Arendt** pour désigner l'adhésion passive à des actes monstrueux sans remise en question morale.

Désillusion et oppression dans la société afghane

Enfin, en termes de philosophie du droit, la lapidation soulève la question de l'injustice légalisée : peut-on vraiment parler de loi là où l'interprétation humaine, patriarcale et autoritaire, trahit toute forme de bien commun ? La justice devient ainsi un masque cynique posé sur une logique de domination.

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », la lapidation n'est donc pas un simple événement narratif : elle condense l'essence même de la faillite éthique d'un régime et de la société qui la cautionne. C'est aussi un appel silencieux mais déchirant à une prise de conscience universelle sur les violences faites au nom de Dieu, de l'honneur ou de la tradition.

À travers ce tableau glaçant, **Khadra** montre aussi, comment la conscience collective, lorsqu'elle est façonnée par la peur, l'idéologie ou le désespoir, devient une force aveugle, dangereusement aliénante. La société décrite dans le roman, soumise à l'intégrisme religieux et à la violence d'État, fonctionne selon un ordre où le mal n'est plus perçu comme tel, mais comme un devoir moral. Ce glissement des repères rend les personnages prisonniers d'un système où la barbarie devient routinière, presque administrative. L'homme, en se fondant dans cette conscience collective, cesse d'être sujet de son histoire pour n'en être qu'un rouage.

Ainsi, « *Les Hirondelles de Kaboul* » met en lumière la terrible facilité avec laquelle des individus peuvent, par soumission ou passivité, devenir complices de l'inhumain. La réflexion de **Khadra** rejoint celle d'Arendt : le véritable danger ne réside pas seulement dans les figures du mal absolu, mais dans cette banalité du mal, ce consentement quotidien à l'inhumanité, nourri par l'oubli de la pensée critique et de la responsabilité individuelle.

Ce qui nous mène au concept de « *banalité du mal* », forgé par la philosophe **Hannah Arendt** à la suite du procès d'**Adolf Eichmann**, désigne une forme de mal qui ne naît pas nécessairement d'une volonté démoniaque ou monstrueuse, mais plutôt d'une soumission aveugle à l'autorité, d'une absence de pensée critique et d'une déresponsabilisation morale. Eichmann, bureaucrate nazi, ne semblait pas animé par une haine personnelle ou une idéologie profonde, mais agissait en simple exécutant, incarnant ainsi un mal froid, administratif et déshumanisé.

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », cette idée prend tout son sens à travers des personnages tels qu'**Atiq** ou les Talibans anonymes, qui participent à l'engrenage de la barbarie sans toujours en mesurer la portée éthique.

Désillusion et oppression dans la société afghane

////////////////////////////////////
Atiq, géôlier rongé par le doute, finit par se soumettre à des ordres inhumains tout en étouffant ses propres conflits intérieurs. La violence systémique devient ainsi une normalité, une routine quotidienne où l'homme abdique sa conscience au profit de la règle.

Ce glissement du mal spectaculaire vers un mal ordinaire, presque administratif, montre comment une société entière peut devenir complice de l'horreur, non par haine, mais par conformisme, peur, ou abandon de la pensée – exactement ce qu'**Arendt** dénonce. La barbarie, dans le roman, ne réside pas uniquement dans l'acte de lapidation, mais aussi dans l'acceptation passive de cet acte, dans le silence des foules, dans la résignation de ceux qui, au lieu de résister, regardent ailleurs.

Ainsi, *Les Hirondelles de Kaboul* illustre avec force la thèse d'**Arendt** : le mal ne crie pas toujours, il s'installe, il s'insinue, il se banalise, jusqu'à ce qu'il soit accepté comme l'ordre des choses.

Après avoir exploré la manière dont l'homme se confronte à la barbarie, oscillant entre résistance, résignation et complicité face à la violence ambiante, il est indispensable de s'intéresser à une autre dimension essentielle de cette tragédie humaine. En effet, la barbarie ne se limite pas à une simple brutalité générale, mais se manifeste aussi par une oppression ciblée et systématique, notamment à l'encontre des femmes. Leur liberté confisquée, leur voix étouffée, incarnent une des expressions les plus cruelles et révélatrices du régime en place, soulignant ainsi l'étendue des fractures sociales et morales qui déchirent la société afghane. Il convient donc de porter un regard attentif sur cette réalité afin de comprendre pleinement l'impact de la barbarie sur toutes les couches de la population.

6. La liberté confisquée des femmes :

La situation des femmes afghanes sous le régime des Talibans en Afghanistan a été largement préoccupante depuis leur reprise du pouvoir en août 2021 et bien avant. Les Talibans ont imposé des restrictions strictes sur la liberté des femmes et des filles. L'accès à l'éducation pour les filles au-delà du niveau primaire a été suspendu dans de nombreuses régions, ce qui compromet leur droit à l'éducation et à un avenir autonome.

Les femmes doivent respecter des codes vestimentaires stricts, notamment porter la burqa ou un voile intégral dans l'espace public. Leur liberté de mouvement est fortement limitée, et elles nécessitent souvent la présence d'un homme de leur famille pour sortir. En effet, de nombreuses femmes ont été exclues du marché du travail, notamment dans le secteur public. La participation économique des femmes a chuté, ce qui affecte leur autonomie financière.

Des rapports font état d'arrestations arbitraires, de violences et de traitements inhumains à l'encontre des femmes qui contestent ou critiquent le régime ou tentent de défendre leurs droits. La communauté internationale a exprimé sa préoccupation face à la détérioration de la situation des femmes en Afghanistan. Plusieurs pays et organisations appellent aux droits fondamentaux, mais les restrictions restent en place.

Malgré ces contraintes, de nombreuses femmes continuent de résister, en organisant des manifestations ou en menant des actions clandestines pour défendre leurs droits, souvent au péril de leur vie. La situation des femmes en Afghanistan sous le régime taliban est marquée par de graves restrictions et violations de leurs droits fondamentaux, ce qui suscite une inquiétude mondiale persistante. La femme se voit par conséquent, réduite à l'invisibilité, soumise à une violence systématique, physique, et morale.

[Dans la culture pachtoune, celle de l'ethnie dominante en Afghanistan, dont les préceptes que l'infortune confère une subjectivité à ceux et à celles qui en sont les héros et les héroïnes bien plus que les victimes passives. Le point d'intersection entre le malheur, celle qui le subit et les conséquences existentielles définit l'individualité de chacune. Le destin féminin, assimilé à un processus naturel, est caractérisé par une série d'événements inéluctablement douloureux....]

Dans les villages et les camps de réfugiés, les assassinats liés aux règlements de compte sur le schéma de la vendetta, l'attribution des filles pour mettre fin aux cycles de vengeance ainsi que les meurtres dits d'honneur sont certes déplorés, mais entrent dans les rythmes naturels du badal, les

Désillusion et oppression dans la société afghane

échanges qui sont au fondement de la société pachtounne.] » **MANN, Carol**, « Femmes afghanes entre survie et résistance ». ¹⁴

Les femmes vivent en effet des conditions extrêmement difficiles sous le régime des talibans, qui impose des lois très strictes et souvent inhumaines. Elles sont souvent privées de leurs droits fondamentaux, comme l'éducation, le travail, la liberté de mouvement, et leur liberté d'expression. Ces restrictions ont un impact profond sur leur vie quotidienne, leur sécurité et leur avenir. La communauté internationale continue de suivre la situation de près et d'appeler au respect des droits humains pour toutes et tous, y compris les femmes afghanes. Fantomatiques, les femmes disparaissent derrière un « **tchadri** » ; une cagoule qui se rabat sur leurs visages, cache et confisque leurs vies, leurs sourires, et leurs regards dans l'obscurité de l'intégrisme d'où l'humiliation et la dégradation de leurs valeurs humaines, ainsi que leur dignité. En effet, elles sont considérées comme un butin de guerre.

La pauvreté des femmes sous le régime des talibans, est une problématique complexe qui détruit de l'intérieur la société afghane. Les politiques discriminatoires ont réduit la participation des femmes à la vie économique, sociale et politique, contribuant à leur exclusion du système économique formel. La situation politique a également entraîné une crise économique majeure, avec une inflation galopante, une pénurie de services de base et une dépendance accrue à l'aide humanitaire. Les femmes, souvent en position précaire, sont parmi les plus touchées par ces difficultés. Aussi, les restrictions imposées par les talibans compliquent l'accès des femmes aux services sociaux, à l'aide humanitaire et aux soins de santé, exacerbant leur pauvreté. C'est un fait avéré que les femmes afghanes vivent une situation de pauvreté aggravée par des politiques restrictives, une crise économique profonde et une marginalisation accrue.

« Quelques femmes fantomatiques, interdites derrière leur tchadri crasseux, s'accrochent aux passants, la main suppliante, ramassant au passage qui une pièce de monnaie, qui une imprécation. Souvent, lorsqu'elles s'obstinent, une lanière excédée les rejette en arrière. Le temps d'un repli de courte durée, elles reviennent à l'assaut en psalmodiant d'insoutenables suppliques. D'autres, encombrées de marmaille aux narines effervescentes de mouches, s'agglutinent désespérément autour des marchands de fruits, guettant, entre deux litanies, une tomate ou un oignon pourris qu'un client vigilant aurait décelé au fond de son panier ». ¹⁵

¹⁴Tumultes, Éditions Kimé, 2006/2 n° 27.

¹⁵Yasmina Khadra , « Les Hirondelles De Kaboul » , Paris , Julliard , 2002

Désillusion et oppression dans la société afghane

La liberté de la femme n'est pas seulement restreinte, mais niée, effacée au point que certaines femmes perdent toute confiance en elles même. Une perte de repères s'ensuit alors et l'avenir de ces femmes devient incertain, au point que certaines d'entre elles, choisissent d'accepter la mort comme seule délivrance possible à leurs malheurs :

« de toute façon, je suis condamnée. Dans quelques jours, au plus tard, dans quelques semaines, le mal qui me ronge finira par me terrasser. Je ne voudrais pas prolonger inutilement mon agonie » p.136

6.1 Le corps voilé, la parole étouffée

Yasmina Khadra aborde dans son roman des thèmes sociologiques et psychologiques profonds liés à la condition des femmes sous le régime des talibans. En subissant la dure réalité de la répression et de l'oppression au sein de la société afghane, les femmes subissent dans leurs corps les affres et les malheurs de l'existence.

C'est ainsi que le corps des femmes, devient le lieu où se focalisent toute leur souffrance. Lorsque le corps est voilé, il symbolise ainsi la restriction de la liberté individuelle et l'effacement de l'identité féminine et la femme se trouve ainsi contrainte de se cacher et d'être exclue.

Lorsque la parole est étouffée, elle est réduite au silence. Sans aucun droit de s'exprimer librement. Cette situation dramatique dévalorise la position des femmes dans la société et parfois même dans leur propre foyer.

Cet état des lieux est symptomatique d'une perte de l'estime de soi ; ce qui conduit à l'émergence d'un sentiment de frustration et de désespoir chez les femmes.

La restriction de la liberté d'expression et d'action limite la capacité des femmes à développer leur propre identité et à exercer leur autonomie, ce qui entraîne un sentiment d'impuissance et de dépendance. La restriction verbale et physique est aussi des métaphores de la privation de droits fondamentaux et de la dignité humaine. À partir de là, **Yasmina Khadra**et travers son roman offre une critique des systèmes oppressifs et de leurs impacts dévastateurs sur les individus, en particulier les femmes. Le port obligatoire de « la burqa » ou « le tchadri » est l'un des symboles les plus visibles de cette oppression. À travers le personnage de **Zunaira**, l'auteur montre comment ce vêtement n'est pas seulement une tenue : c'est une prison mobile. **Zunaira**, ancienne avocate et femme instruite dénonce avec amertume le fait qu'elle n'a même

plus le droit de montrer son visage. Elle n'a plus donc d'identité. Elle ne peut ni se défendre, ni être entendue, ni même exister socialement en tant qu'être humain.

Ce qui illustre l'effacement Total de la personne féminine, au profit d'un statut d'objet contrôlé par la loi religieuse, est cette phrase :

*« avec ce voile maudit, je ne suis ni un être humain ni une bête, juste un affront ou un opprobre que l'on doit cacher telle une infirmité ».*¹⁶

6.2 La soumission imposée : du foyer à l'espace public

Vu la domination masculine qui s'exerce à tous les niveaux, les femmes ne peuvent ni travailler, ni étudier, ni circuler seules. La rue devient un territoire hostile et dangereux où l'humiliation est constante. **Zunaira**, qui incarne la femme moderne se trouve désormais comme emprisonnée dans son propre corps, et cela même dans l'intimité du couple, la répression collective finit par affecter l'amour, la communication, ainsi que le respect.

6.3 La violence comme outil de contrôle

Les talibans ont souvent recours à la violence physique comme un moyen de contrôler la population et d'affirmer leur pouvoir. Ils utilisent des actes tels que les exécutions publiques, les amputations, les coups de fouet, et autres formes de châtiments corporels pour terroriser la population, dissuader toute forme de résistance ou de contestation, et instaurer un climat de peur. Ces violences servent également à imposer leur interprétation stricte de la loi islamique, en utilisant la peur comme outil pour faire respecter leurs ordres et maintenir leur autorité dans les régions qu'ils contrôlent. Les talibans se servent de la violence physique pour faire régner la peur. Les scènes de lapidation publique montrent comment le régime transforme les femmes en boucs émissaire d'une société malade.

¹⁶Yasmina Khadra , « Les Hirondelles De Kaboul » , Paris , Julliard , 2002. Page 63

Ce qui nous a conduit à son essai «*Femmes, entre survie et résistance*», la sociologue **Carol Mann** explore les mécanismes par lesquels les femmes, en contexte de guerre, de conflit ou d'oppression politique, sont à la fois les premières victimes des violences structurelles et les actrices d'une résistance souvent silencieuse mais puissante. Pour Mann, les femmes vivent dans une tension constante entre réduction à l'invisibilité et affirmation d'une subjectivité propre, même dans des environnements où toute liberté leur est déniée.

Ce constat entre en résonance profonde avec «*Les Hirondelles de Kaboul*» de **Yasmina Khadra**, où les personnages féminins incarnent à la fois l'anéantissement et la dignité. **Zunaira**, par exemple, ancienne avocate, est réduite au silence et à l'effacement par le port obligatoire de la burqa et par la perte de ses droits fondamentaux. La ville de Kaboul devient un espace de négation de la femme, où son corps, sa parole, son regard, sa présence même sont considérés comme une menace.

Et pourtant, dans ce contexte d'écrasement, certaines femmes – à l'image de **Mussarat**, l'épouse d'**Atiq** – choisissent de résister à leur manière. **Mussarat**, bien que gravement malade et effacée, accomplit un geste ultime de résistance en sacrifiant sa propre vie pour sauver **Zunaira**, réintroduisant ainsi une humanité que le régime a voulu abolir.

Ce type de résistance silencieuse, intime, que décrit **Carol Mann**, est central dans le roman : il ne s'agit pas de révolte armée, mais d'actes de courage moral et d'affirmation de l'individu dans une société qui nie leur existence.

La liberté confisquée des femmes dans *Les Hirondelles de Kaboul* rejoint donc la réflexion de **Mann** : les femmes sont prises dans des systèmes oppressifs, mais elles réinventent, dans les marges, des formes de résistance qui échappent à l'œil du pouvoir. Leur survie est déjà une forme de lutte, leur capacité à garder foi en la justice, un acte de subversion.

Après avoir analysé dans ce premier chapitre la désillusion profonde qui traverse la société afghane, le parcours marqué par l'adversité de ses personnages, ainsi que les multiples formes de barbarie et d'oppression, notamment à l'encontre des femmes, il est désormais essentiel de s'intéresser à une dimension plus intime et psychologique de *Les Hirondelles de Kaboul*. Le deuxième chapitre se penchera ainsi sur l'âme humaine face à ses tourments, en mobilisant l'appareil psychique selon Freud pour comprendre les mécanismes internes des personnages et les chemins de la perte et l'espoir comme voie de salut et de rédemption.

Chapitre II :
Aliénation intérieure et
conscience morale

1. L'appareil psychique selon Freud

Sigmund Freud, fondateur de la psychanalyse, a élaboré une conception structurale de l'appareil psychique, celui-ci composé de trois instances qui interagissent pour former la personnalité et influencer les comportements humains ; et qui sont : le ça, le Moi, et le surmoi.

Freud souligne aussi que ces trois instances sont en constante interaction et que les tensions qu'elles engendrent peuvent mener à des conflits internes générant des troubles psychiques, des actes manqués, et des comportements extrêmes.

(La théorie de la personnalité de Freud (1923) voyait le psychisme structuré en trois parties (c'est-à-dire, il s'agit de systèmes, non pas de parties du cerveau, ni d'aucune manière physique, mais plutôt de conceptualisations hypothétiques de fonctions mentales importantes...Le Ça est la composante primitive et instinctive de la personnalité.

« Le Ça est une partie de l'inconscient qui contient toutes les pulsions, y compris ce que l'on appelle la libido, une sorte d'énergie sexuelle généralisée qui est utilisée pour tout, des instincts de survie à l'appréciation de l'art »... Le Moi est « la partie du Ça qui a été modifiée par l'influence directe du monde extérieur. »¹⁷

...Le surmoi incorpore les valeurs et la morale de la société, qui sont apprises des parents et d'autres personnes. Il se développe vers l'âge de 3 à 5 ans, pendant le stade phallique du développement psychosexuel...).

Cette approche, appliquée au roman « *les hirondelles de Kaboul* », nous permet de décrypter et d'élucider les comportements, les conflits internes, les pulsions refoulées, et les mécanismes de défense des personnages dans un environnement de violence et d'oppression extrêmes .

Le régime taliban peut être considéré comme étant un surmoi collectif exacerbé, car il impose une interprétation stricte et rigide de la loi islamique avec des règles et des normes qui régissent tous les aspects de la vie des individus, en leur imposant une chape de contraintes morales , sociale , et religieuses d'une rigidité absolue . Le surmoi ou (super-ego) représente les normes et les valeurs morales de la société, il est responsable de la conscience morale et de la culpabilité et se développer à partir des expériences de l'enfance et les normes sociales

¹⁷ Sigmund Freud – Appareil psychique (Ça, Moi, Surmoi). 1923. Page 25
Article explicatif sur Psycho-Ressources.com :
<https://www.pscho-ressources.com/bibli/freud-appareil-psychique.html>

intériorisées .Ce qui permet à l'individu de distinguer le Bien du Mal , aide à contrôler les pulsions instinctuelles primitives : le surmoi peut opérer de manière inconsciente .

Le personnage de **Mussarat** incarne un autre versant où côté de ce conflit psychique , condamnée à mort par la maladie exclue de toute fonction sociale ou affective , et à travers un sacrifice ultime, elle tente de rétablir un ordre moral interne , en imposant à son surmoi une forme de rédemption , elle représente ainsi la partie de la personnalité qui intègrent les normes et les valeurs morales de la société , avec son sens de la dignité, et de la solidarité , tout en s'opposant à la brutalité et à l'oppression du régime des talibans. En sauvant **Zunaira** et grâce à cet acte considéré comme une tentative ultime de restaurer un équilibre psychique en donnant un sens à sa propre mort, elle est aussi le symbole d'un surmoi individuel opposé au surmoi collectif oppressif instauré par le régime taliban.

Atiq Shaukat, lui geôlier dans la prison de Kaboul est une référence du Moi en crise. Citons d'abord la structure du Moi (selon **Freud**) :

- a) **le moi conscient** : la partie consciente du Moi qui est en contact avec la réalité.
- b) **le moi inconscient** : la partie inconsciente du Moi qui contient des souvenirs, des désirs, et des conflits refoulés.

Le Moi se développe au cours de l'enfance et de l'adolescence notamment à travers les figures parentales et les expériences sociales, avec des pathologies qui peuvent se manifester sous formes de troubles de l'identité, d'où difficultés à se définir et à se reconnaître, ainsi que des troubles de régulation émotionnelle ou difficultés à contrôler les émotions et les pulsions, citons aussi des troubles de la défense avec utilisation excessive de mécanismes de défense maladroits.

Le Moi est le centre de la conscience et de l'expérience subjective qui permet à l'individu de percevoir et de se définir en tant que personne unique. Il est lié à la conscience de son identité et de sa singularité, et joue un rôle de régulation de Soi, et en constante interaction avec l'environnement influençant et influencé par les relations, d'où la complexité et la richesse de la construction de la personnalité et de l'identité cherchant à équilibrer les demandes du Ça et les exigences de la réalité.

Le personnage d'**Atiq** pourrait représenter le Moi avec ses contradictions et ses difficultés à naviguer entre les règles strictes de la société et ses propres désirs. Se trouvant tiraillé entre ses pulsions de violence, de mort, du rejet de l'autre (ça) alimentées par le contexte

brutal dans lequel il vit, et les exigences d'un surmoi collectif intégriste qui lui impose de punir, de condamner, et de déshumanisation les prisonniers.

Son **Moi** se fragmente et présente une usure psychique qui se manifeste dans sa dépersonnalisation progressive, son détachement émotionnel, son incapacité d'aimer sa propre femme **Mussarat** devenue pour lui un **Fardeau** ce qui projette ses propres échecs. Son

Moi s'effondre sous la pression de ce conflit interne insoluble qui aboutit à une déchéance tragique.

Selon la théorie psychanalytique de **Freud**, le Ça qui est l'instance la plus primitive représente les pulsions instinctuelles de la personnalité et les désirs inconscients ; il ne connaît pas de logique, ni la raison. Il joue un rôle très important dans la motivation et régulation du comportement en poussant l'individu à agir pour satisfaire ses pulsions et à influencer ses émotions et ses humeurs.

Zunaira, figure de la femme libre, instruite et cultivée se trouve réduite au silence et à l'invisibilité, à la dépossession de son corps et de son esprit.

Pour **Freud** le refoulement ; qui désigne le processus par lequel l'individu repousse ou cache ses pensées, ses désirs ou souvenirs douloureux dans son inconscient, par un surmoi oppressif ; peut mener à des effondrements psychiques, ou à des comportements extrêmes, **Zunaira**, privée de toute autonomie, devient l'incarnation d'un Moi disloqué et éparpillé pulvérisé entre un ça réduit au silence et un surmoi extérieur étouffant.

En tuant **Mohsen**, son geste peut être vu comme une libération pulsionnelle, une irruption brutale du Ça ; brisant les digues (barrière) de la raison et de la morale imposée.

Ainsi, et en explorant les tourments de l'âme humaine, **Yasmina Khadra** met en évidence que le surmoi collectif religieux et politique ne laisse aucune marge au moi individuel. Le roman illustre la **théorie Freudienne** du conflit entre le ça et le moi et le surmoi, ses personnages sont constamment en lutte contre leurs propres pulsions et désirs, ainsi que les contraintes de la société, entre désirs d'amour et instincts de destruction.

Mohsen Ramat, quant à lui, illustre le déchirement psychique que **Freud** a théorisé à travers son modèle de l'appareil psychique. **Mohsen** est un homme cultivé, pétri d'idéaux humanistes, nostalgique d'un Afghanistan qu'il a connu plus ouvert, plus lumineux. Pourtant, dans le Kaboul sous le joug des talibans, ces aspirations se heurtent à une réalité brutale, qui

l'étouffe et le réduit au silence. On sent dès les premières pages que **Mohsen** est un homme en tension, en lutte permanente avec lui-même et avec un monde qu'il ne reconnaît plus.

Son Moi, cette instance de médiation chère à **Freud**, tente de maintenir un équilibre précaire entre ses désirs profonds — liberté, amour, beauté — et un Surmoi collectif imposé par le régime taliban, qui lui dicte la peur, la soumission, l'effacement de toute expression individuelle. Mais ce fragile équilibre va basculer brutalement lors de la scène du lynchage public.

Dans cette scène terrible, **Mohsen**, emporté par la frénésie de la foule, laisse jaillir en lui une pulsion de violence primitive. Le Ça, cette part obscure et pulsionnelle de l'être humain, prend le dessus, court-circuitant toute rationalité, toute morale. **Mohsen** cède, malgré lui, à cette violence collective, comme s'il était happé par une force archaïque qui le dépasse.

Mais cet instant d'abandon au Ça est immédiatement suivi par un retour violent du Surmoi personnel. **Mohsen** est rongé par la honte, le remords, l'écœurement de soi. Il est incapable de se pardonner d'avoir participé à cet acte qu'il abhorre pourtant au plus profond de lui. Cette spirale intérieure, où le **Surmoi** devient un juge implacable, va le conduire vers une perte de repères totale. Mohsen n'a plus d'espace intérieur où se réfugier. Il devient un homme brisé, divisé, incapable de retrouver une cohérence en lui-même.

D'après cette étude, on peut dire que la société talibane devient un appareil répressif qui interfère dans la psyché de chaque individu exigeant le refoulement, la violence intériorisée, la frustration d'où la pathologie psychique affirmons donc que le roman est une œuvre freudienne où les personnages (protagonistes) luttent sans cesse et inlassablement entre ces intenses qui se déchaînent dans un chaos extérieur, Kaboul devient un immense moi écrasé et incapable de résister à la tyrannie du surmoi collectif où les rares sursauts du ça s'expriment par des gestes de violence, de folie, ou d'autodestruction.

La pulsion de moi, théorisée par **Sigmund Freud** comme une force inconsciente qui tend vers la destruction, est omniprésente dans le roman à travers le suicide, le meurtre, l'extermination, de toute forme de désir, d'amour, ou d'espoir.

Cette **lecture freudienne** révèle que derrière la barbarie sociale se cachent des âmes tourmentées, déchirées entre ce qu'elles désirent être et ce que la société les oblige à devenir.

2. L'exil intérieur :

Dans son roman « les hirondelles de Kaboul », **Yasmina Khadra** dresse un portrait sombre d'une société afghane ravagée par la guerre, la violence, et l'intégrisme religieux ; il explore un exil intérieur, une aliénation profonde de l'être humain, contraint de se replier sur lui-même dans un monde où toute liberté, toute dignité, lui est confisquée.

L'exil intérieur est un concept qui désigne un état de déracinement , de détachement qui se produit à l'intérieur même de soi ne nécessitant pas nécessairement un déplacement physique , mais plutôt une rupture avec son environnement , ses valeurs , ses croyances ou soi-même , cet exil qui peut être causé par divers facteurs tels que la répression , la violence , la peur , la solitude ou la désillusion.

L'exil psychique devient ainsi l'une des thématiques majeures du roman , révélant les déchirures et les abîmes intérieurs que subissent les personnages, ainsi que d'autres conséquences tel le sentiment de déconnexion totale avec soi-même , les autres et l'environnement , une perte d'espoir et de sens (désespoir) , une violence envers soi-même ou les autres , un isolement , une perte d'identité , une détresse psychologique telle que l'anxiété , et la dépression , l'exil intérieur peut entraîner aussi une rupture des relations , ainsi qu'un sentiment d'impuissance ou la personne peut se sentir incapable de changer sa situation ou de prendre contrôle de sa vie.

Le roman montre les conséquences dévastatrices de cet exil et nous invite à réfléchir sur la condition humaine et un Kaboul « caniculaire » sous le régime taliban, Les personnages principaux sont tous victimes d'un exil intérieur qui les empêche de vivre pleinement leur vie , sachant que l'exil intérieur peut être plus destructeur que l'exil physique , car il touche l'âme et l'identité même des personnages.

Tout d'abord , **Mohsen** , homme éduqué , qui autrefois , fervent , enthousiaste , défenseur de valeurs progressistes est désormais marginalisé et relégué au rang de spectateur impuissant d'une société qu'il ne reconnaît plus , il est le personnage qui incarne de manière tragique ce processus de l'exil intérieur.

Dans un Kaboul devenue une cité sinistre , sombre , lugubre , étouffante où la violence est devenue une norme sociale ; **Mohsen** tente de préserver en lui un espace de souvenirs , de nostalgie , et de rêverie ; cette tentative se dégrade et se détériore face à la brutalité du réel

Son exil intérieur prend toute son ampleur lors de la scène de lapidation publique, emporté malgré lui par la foule, il devient acteur de cette barbarie qu'il répugne le repli sur lui-même devient une forme de fuite, de dégoût de soi avec un enfermement psychologique, le coupant ainsi des autres, mais également de lui-même. Son couple avec **Zunaira**, autrefois bouclier contre la déshumanisation ambiante, devient un espace vide et stérile où les blessures l'emportent sur l'amour et la complicité.

Zunaira, elle, vit aussi un « exil intérieur » mais d'avantage marqué par une résistance silencieuse et refuse de se soumettre à l'ordre imposé, rejetant le port du tchadri et toutes les formes d'humiliation réservées aux Femmes.

Cette résistance la condamne à un enfermement, incapable de s'adapter à un lieu qui sonexistence, elle s'enferme dans un monde intérieur alimenté d'amertume et de révolte. Cet exil psychique devient à son tour un précipice, une crevasse où elle finit par sombrer. Isolée, humiliée, trahie par **Mohsen** lui-même, elle voit s'écrouler les derniers remparts de son identité et de son intégrité morale.

Quant à **Atiq**, il est considéré et sans doute le personnage dont l'exil intérieur est le plus silencieux, le plus perfide et insidieux, il incarne un homme vidé de tout sentiment, de toute apathie, il est rangé par une lassitude profonde et une colère silencieuse, **Atiq** est étrange à lui-même, incapable d'exprimer ses émotions, stoïque (flegme, calme) anesthésie face à la mort et à la souffrance. Son exil intérieur est celui d'un homme dans une situation critique dans sa propre vie, son obsession pour **Zunaira**, est en réalité l'ultime sursaut d'un Moi en ruine, à la recherche d'une étincelle d'humanité dans un monde qui l'a désarmé de toute substance.

Passant à **Mussarat**, elle vit l'exil intérieur le plus tragique et le plus absolu, épouse sacrifiée et invisible, malade et délaissée, elle vit dans un corps prison. Son exil est total, elle est privée d'affection et de reconnaissance et de sens. En se sacrifiant pour permettre à **Atiq** de se « libérer » est l'ultime manifestation d'un exil intérieur si profond qu'il ne laisse plus d'autre issue que l'annulation de soi.

À travers ces figures, **Yasmina Khadra** ne se contente pas uniquement que décrire des destins individuels brisés, il donne aussi à voir toute une société où l'exil intérieur est devenu une condition universelle, une façon de survivre dans un monde où l'on n'a pas le droit d'exister autrement que dans le silence et le mutisme, la soumission ou la violence. Un exil d'autant cruel et atroce qu'il est imposé de l'intérieur. Les personnages se trouvent enfermés vis-à-vis leurs propres peurs, leurs traumatismes et leurs renoncements.

De là et de point de vue psychanalytique, l'exil intérieur peut être vu comme une manifestation des conflits psychiques et des forces inconscientes qui façonnent les comportements et les émotions des personnages. Cet ouvrage apparaît comme une conciliation ou médiation profonde sur l'aliénation intérieure, cette forme ultime de dépossession de soi qui transforme les individus en fonction d'eux-mêmes.

Les figures du roman éprouvent une manifestation de l'inconscient refoulé freudien, car ils sont forcés de se conformer à des rôles et des attentes sociales strictes ce qui entraîne une fragmentation et un clivage du Moi et une perte de sens.

3. Les chemins de la perte :

Après avoir sondé les mécanismes de l'appareil psychique à la lumière de **la théorie freudienne** et l'exil intérieur, il devient pertinent de s'interroger sur les conséquences psychologiques et existentielles de ces conflits internes, notamment à travers les chemins de la perte empruntés par certains personnages, pris au piège de leurs pulsions, de leurs contradictions et d'un environnement profondément aliénant.

La perte est un thème récurrent qui caractérise l'état d'esprit des personnages qui est une conséquence de la vie sous le régime de talibans où la liberté et l'humanité sont constamment bafouées (violées , méprisées...etc) .

Dans « les hirondelles de Kaboul », **Yasmina Khadra** explore avec une profondeur saisissante les chemins de la perte.

Ces itinéraires (chemins, parcours...) invisibles mais impitoyable, et inévitables qui aboutissent à l'effondrement moral et existentiel des individus ordinaires.

Le roman interroge la manière dont un contexte de violence systématique, d'oppression politique et de désespoir social conduit de manière inévitable les êtres humains à perdre leurs repères, leur identité, et parfois même leur humanité. Les personnages sont contraints de vivre dans la peur et la soumission ce qui les pousse à se retirer dans leur monde intérieur, loin de la réalité cruelle qui les entoure.

La perte est ainsi un état d'esprit qui reflète la détresse et le désespoir des figures du roman, qui cherchent désespérément à trouver un moyen de survivre et de résister à tous ces contraintes.

Cette détresse présente plusieurs formes qui affectent les individus, les communautés , et les sociétés dans leur ensemble, et peuvent avoir des conséquences graves et durables telles la désorientation et la confusion, une perte de repères et de sens , l'isolement, et la solitude , la détresse et le désespoir , la dépendance et l'addiction , la violence et l'oppression.

3.1 La perte morale : de la résignation à la complicité :

Mohsen personnage, tragique par excellence, est à la fois victime et acteur de cette société , il est contraint de se conformer aux règles strictes du régime tout en étant , conscient de l'injustice et de la cruauté de ces règles, il se sent impuissant face aux injustices . Il devient le symbole de

la désillusion intellectuelle et du désespoir qui caractérisent son existence. Ce qui le pousse à la résignation et à la colère.

Sa participation soudaine et brusque à **la lapidation d'une femme** est inexplicable, et marque un tourment dans son parcours ; il réalise avec terreur (effroi) que malgré lui , il est devenu acteur d'une barbarie qu'il désapprouvait , ce geste qu'il ne parvient ni à justifier , ni à pardonner , révèle et témoigne de la main mise et l'emprise d'une société où la violence est devenue une norme sociale , une forme d'exutoire collectif.

La perdition de **Mohsen Ramat** n'est pas le fruit d'une adhésion idéologique, mais le résultat d'une décomposition des valeurs.

Atiq Shaukat , de son côté , désabusé et déçu incarne la perdition par l'usure et l'indifférence .

Il exécute mécaniquement les ordres sans plus y croire , il perd sa foi en l'homme , en dieu , en lui-même , le conduit à une forme d'indifférence et apathie morales , une insensibilité éthique, il n'éprouve plus de compassion , ni même de révolte , pourtant , sa rencontre avec **Zunaira** va réactiver une part de lui qu'il croyait morte , provoquant une déchirure intérieure qui le confronte à ses propres lâchetés.

3.2 La perdition existentielle :

Quand l'espoir devient **un fardeau**, cette perdition fait référence à l'état de désespoir, de désillusion et de perte de sens qui caractérise les personnages principaux, prisonnier d'un système oppressif et d'une société traditionnaliste qui étouffe leurs aspirations et leurs désirs, ils sont confrontés à une réalité cruelle et injuste qui les pousse à se questionner sur leur existence.

Cette perdition existentielle se manifeste de différentes manières, une perte d'identité où les personnages sont dépossédés de leur autonomie et leur liberté, un désespoir et un questionnement existentiel.

Yasmina Khadra décrit cette société de l'impasse et sans issue, où tout espoir d'amélioration semble illusoire et utérin : idéaliste mais non réalisable.

Zunaira , figure emblématique , symbolique de la femme bafouée , mais insoumise , sa beauté , son intelligence , son refus de se soumettre deviennent paradoxalement des sources de souffrances dans un monde où toute forme de singularité féminine est écrasée . Elle se sent

perdue, désespérée, et sans issue, réduite et sans espace pour l'amour et la liberté. **Zunaira**, cherche désespérément un moyen de briser les chaînes qui l'étouffe et de trouver un sens à sa vie. Son isolement progressif, sa révolte silencieuse, puis sa réclusion dans une cellule, traduisent le processus d'éradication et de suppression de « soi » auquel elle est contrainte.

Quant à **Mussarat**, sa perdition prend la forme d'une mort lente, à la fois psychique et sociale, marginalisée et atteinte d'une maladie incurable, elle vit dans l'ombre, supportant l'indifférence de son mari et le mépris de la société.

Pourtant et par un geste de sacrifice et en cherchant d'être le substitut de **Zunaira** pour lui offrir sa liberté, elle parvient à transcender sa propre déchéance et sa date butoir. Son naufrage et son égarement se transforme alors en élévation morale et une croissance spirituelle démontrant que même au cœur de la détresse et de l'abîme, une forme de salut peut rester possible.

3.3 Les racines de la perdition :

Violence politique et crise de l'humanité : la force de ce roman réside dans sa capacité à montrer les parcours individuels de perdition.

Yasmina Khadra nous transporte dans l'Afghanistan dévasté par la guerre et la tyrannie où les personnages sont confrontés à la dure réalité de la violence et de l'oppression imposée par **le régime taliban**, par sa brutalité et son fanatisme qui met à l'œuvre une logique de déshumanisation qui broie les consciences. Le roman montre comment la violence politique et la crise de l'humanité peuvent conduire à la perdition de toutes ses formes, à la destruction de **Soi** et des autres.

Kaboul devient verrouillé, les libertés anéanties, les femmes invisibles. Les individus perdent toute capacité d'agir sur leur destin, et de là, la société devient une machine à fabriquer de la Perdition.

L'écrivain met ainsi en évidence les mécanismes d'aliénation à l'œuvre dans les régimes totalitaires caractérisés par la violence comme outil de contrôle et de dénomination, créant un climat de peur et de répression, favorisant l'isolement et la solitude, la propagande, la manipulation des foules, mais aussi **Yasmina Khadra** souligne la part de la responsabilité de chacun : la lâcheté, l'indifférence, l'abondance des idéaux sont autant de complicités silencieuses qui permettent à la barbarie de s'installer durablement. Cependant, il est important

de noter que les figures du roman sont également victimes de ce système et que leur complicité peut être le résultat de la peur et de l'oppression.

4. Vers une possible rédemption :

Il s'agit là d'une réhabilitation, ou la rédemption morale d'un individu, ou d'une communauté dans un contexte de violence les personnages sont à la quête de pardon, cherchant à se pardonner eux-mêmes.

En dépit de cette visite, le roman n'est en aucun cas nihiliste, qui nie l'existence de valeurs morales ou de sens de la vie.

Yasmina Khadra permet une entrevue de la possibilité d'un sursaut d'humanité, où l'individu montre une réaction émotionnelle ou morale qui révèle sa compassion, sa générosité même au cœur de la perdition.

C'est un élan qui pousse un individu à agir de manière généreuse et altruiste malgré les difficultés et les injustices qui l'entourent. Citons à titres d'exemples : le sacrifice de **Mussarat** , le trouble moral d'**Atiq** , la dignité fermée et résolue de **Zunaira** sont autant de signé que la conscience humaine , bien que hésitante et instable , peut toujours se réveiller.

La perdition n'est pas inéluctable , elle peut être combattue en trouvant des sources d'espoir et de courage individuel par la capacité de faire et de dire non et de résister intérieurement. Les chemins de la perdition décrits par l'écrivain multiples, certains s'abîment par faiblesse, d'autres par épuisement et découragement, d'autres par la violence du système, et tout cela posent une seule question : Qu'est ce qui reste de l'âme humaine lorsque le corps et l'esprit sont brisés ?

« *les hirondelles de Kaboul* », est l'une des grandes œuvres qui refusent de céder au désespoir tout en dénonçant sans compromis ou renoncement, la barbarie des sociétés en crise. C'est aussi un cri d'alarme contre l'intolérance et un appel à l'humanité.

C'est en observant la lente dérive morale et psychologique des personnages, leur enfermement dans une souffrance intérieure indicible et leur perte progressive de repères face à l'inhumanité ambiante, que s'impose la nécessité d'approfondir la notion d'abjection telle que formulée par Julia Kristeva, afin de mieux comprendre comment ces figures sombrent dans une forme de déchéance existentielle révélatrice des limites de la condition humaine.

Dans « Pouvoirs de l'horreur », **Julia Kristeva** forge le concept d'«**abjection**» pour désigner ce qui, tout en étant rejeté par le sujet, continue d'habiter une zone trouble entre le dehors et le dedans, entre le moi et ce qui le menace. L'abject est ce qui repousse et fascine, ce qui trouble l'ordre, la loi, l'identité. Il surgit dans les moments où l'individu est confronté à la désintégration des repères moraux, corporels ou existentiels, provoquant un dégoût profond, une angoisse viscérale. L'abjection, pour Kristeva, est une expérience limite de l'être : celle de l'effondrement du sens.

Dans « *Les Hirondelles de Kaboul* », cette notion prend toute sa force à travers les trajectoires de personnages happés par un monde déréglé. La société talibane, avec sa violence ritualisée et son écrasement de l'humain, crée les conditions d'un basculement dans l'abject. Ainsi, Mohsen, homme cultivé et idéaliste, se voit emporté par la foule dans un élan de brutalité gratuite lors d'une lapidation publique. Son geste – lancer une pierre sur une femme sans défense – le précipite dans une zone de non-retour. Il devient étranger à lui-même, souillé de l'intérieur, et c'est ce dégoût de lui-même, cette chute morale, qui l'ancre dans l'abjection. Il est victime d'une perte d'identité, incapable de se réconcilier avec ce qu'il est devenu.

Atiq, de son côté, geôlier désabusé, vit dans un monde saturé de violence et de désespoir. Le contact permanent avec la souffrance et la mort a anéanti en lui tout repère. Son errance, son effondrement psychique progressif, l'enferment dans une forme de contamination intérieure. Sa confrontation avec l'acte de Mussarat – le sacrifice pour sauver Zunaira – agit comme un choc moral qui le renvoie à sa propre inhumanité, et précipite son écroulement final. Son incapacité à continuer à vivre dans ce système inhumain montre qu'il est lui aussi plongé dans une abjection sociale et existentielle.

Enfin, le décor même du roman – Kaboul en ruines, les prisons, les exécutions publiques – est un espace saturé d’abjection : un lieu où les frontières entre la vie et la mort, la justice et la barbarie, le sacré et le profane, sont brouillées. L’individu est sans cesse confronté à la déchéance du corps, à la dégradation du lien humain, à l’éclatement du sens.

Les chemins de perdition dans *Les Hirondelles de Kaboul* ne sont donc pas simplement des glissements moraux : ce sont des plongées dans l’abjection, où les personnages, confrontés à l’effondrement de tout cadre symbolique, doivent affronter leur propre néant. Khadra donne ainsi une chair littéraire au concept kristevien, en montrant que l’abject, loin d’être une abstraction, est une expérience profondément humaine, ancrée dans les crises extrêmes du sujet et de la société.

Si les chemins de la perdition semblent inévitables pour certains personnages broyés par la violence et le désespoir, d’autres laissent entrevoir, à travers des choix inattendus ou des élans de lucidité, la possibilité d’un espoir salvateur, esquissant ainsi une voie fragile mais réelle vers la rédemption.

4.1 L’espoir comme voie possible de salut et de rédemption :

Sous le régime taliban , l’espoir est souvent fragile et menacé par la dure réalité , les personnages doivent lutter pour maintenir leur espoir et trouver des moyens de résister à la désillusion pour leur permettre de survivre à l’adversité , maintenir leur humanité , et se soutenir mutuellement.

Yasmina Khadra décrit , analyse et étudie les caractéristiques et la réalité d’une société dévastée par la tyrannie religieuse et la désespérance collective. Pourtant et malgré cette atmosphère sombre , oppressante et déprimante qui règne , l’auteur parvient à faire apparaître une lueur celle de «l’espoir» comme voie possible de salut et de rédemption pour les personnages.

Cet espoir fragile , résilient , et collectif , reste discret mais tenace , s’inscrit dans la résistance intime des individus dans leurs choix , et dans leur capacité à préserver une part d’humanité au sein même de la tourmente.

4.1.1 L’espoir : acte de résistance intérieure :

Dans cette société où tout pousse à la résignation et la soumission , l’espoir prend d’abord la forme d’une résistance intérieure. Il permet de résister à la tentation de céder au désespoir et de maintenir une attitude positive , la dignité et l’estime de Soi , l’espoir peut être

un moyen de résister à la domination en maintenant une vision d'un avenir meilleur , comme il peut être une source de force et de motivation pour continuer à lutter pour leurs droits et leurs valeurs , à titre d'exemple , pour Zunaira , jeune femme moderne , et cultivée , il s'agit de croire en la possibilité d'une vie libre , au-delà des murs invisibles que lui impose la société patriarcale.

Malgré méprisée et enfermée dans une prison , elle continue de porter en elle cette conviction que la dignité humaine ne peut être globalement anéantie.

Zunaira refuse de céder à l'oppression en maintenant son honneur malgré les restrictions et les interdits, elle affirme sa capacité à aspirer à une vie plus libre et plus épanouie.

Son refus de se soumettre , son regard défiant face à l'obscurantisme , témoignant de cette flamme intérieure qui malgré tout subsiste.

Atiq , de son côté , geôlier, brisé par des années d'asservissement , et de soumission et d'obéissance aveugle , voit son propre espoir revitalisé par la rencontre de Zunaira, qui incarne à ses yeux une échappatoire et évasion à sa propre déchéance morale , elle réveille en lui des sentiments qu'il croyait morts : la compassion , la tendresse , l'amour. Cette espoir d'abord répandu se transforme peu à peu en une quête de rédemption personnelle comme si en sauvant Zunaira Atiq pouvait se sauver lui-même.

4.1.2 le sacrifice : incarnation suprême de l'espoir :

Mussarat l'épouse d'Atiq et parmi toutes ces figures incarne cette notion : d'espoir rédempteur, et un symbole de l'espoir et de la résilience face aux défis.

Rejetée, méprisée, et effacée aux yeux de tous, elle semble apparemment et à n'avoir plus rien à espérer , or c'est dans cet ultime moment de dénuement qu'elle choisit de poser un acte d'impact considérable , et d'une influence majeure : se sacrifier pour sauver Zunaira .

Mussarat transforme son propre désespoir en un geste d'amour et de révolte silencieuse. Ce sacrifice qui n'est pas un simple renoncement ou abandon il représente une déclaration et assertion profonde de la liberté et de la dignité humaine, et de refus de la fatalité.

Elle surpasse sa condition de victime pour redevenir actrice de «son destin ». Son geste est prometteur et porteur d'un espoir très vaste : celui que , même dans un contexte d'oppression Totale il existe toujours un espace si minuscule soit-il où l'homme peut choisir le bien et la compassion.

4.2 L'espoir un levier de rédemption morale :

Dans «*les hirondelles de Kaboul*», l'espoir n'est pas une illusion mais une force réaliste. Il est douloureux , fragile, sans garantie de succès, mais il constitue une force de résistance contre la destruction et l'anéantissement de l'individu.

Pour Atiq , l'espoir de sauver Zunaira lui permet de se confronter à ses propres faiblesses passées , et faire face aux défis avec plus de confiance et de persévérance , de croire en un avenir meilleur et d'aspirer à une forme de rédemption , il comprend que l'obéissance passive à la barbarie l'a vidé de son humanité , et éloigné de ses valeurs en le rendant Complice de l'injustice et que son silence et son inaction ont permis à la barbarie de se perpétuer .

Et c'est exactement dans cet éveil douloureux que se dessine la possibilité d'une rédemption morale .

Cet espoir possède une portée universelle et intemporelle , malgré l'échec face à la tyrannie des talibans , il rappelle que dans toute société quelque soit la violence du système en place l'individu garde une part de libre arbitre , un espace où il peut choisir de ne pas s'enfoncer dans la cruauté et de perdre toute dignité, et toute compassion.

5. Les Hirondelles de Kaboul : roman noir ou tragédie intemporelle ?

En parcourant *Les Hirondelles de Kaboul*, on se heurte à une question essentielle : comment qualifier ce récit si profondément ancré dans une réalité historique précise, mais qui semble en même temps transcender le temps et l'espace ? Est-il un simple roman noir, reflet d'une société plongée dans l'obscurité, ou bien une tragédie intemporelle, écho lointain des souffrances humaines universelles ? Cette interrogation n'est pas anodine ; elle touche à la nature même de l'écriture de Yasmina Khadra, à sa capacité à articuler dans une langue limpide la noirceur du monde et la lumière brève, mais tenace, de l'espoir.

Le roman noir, tel qu'il se définit dans la tradition littéraire moderne, est souvent un espace de confrontation entre l'individu et une société corrompue, un univers clos où règnent l'injustice, la peur, la fatalité. Dans *Les Hirondelles de Kaboul*, la ville se fait personnage, entité étouffante, cruelle, régie par une idéologie implacable qui broie les êtres et interdit toute forme de lumière. Les rues sont désertes, les regards sont fuyants, et le silence est devenu une loi implicite. C'est un monde où l'absurde a pris le visage du sacré, où l'homme n'a plus de prise sur son destin. Le récit s'ancre ainsi dans une noirceur réaliste, où les personnages semblent voués à l'échec, à l'effacement, à une mort annoncée. Mohsen, Zunaira, Atiq, Mussarat : tous tentent, à leur manière, d'échapper à l'engloutissement, mais la logique de ce monde semble les rattraper inéluctablement. Leur chute n'est pas spectaculaire, mais intérieure, lente, déchirante. La mort dans ce roman n'est jamais glorieuse, elle est froide, injuste, souvent absurde — comme dans tout grand roman noir.

Mais *Les Hirondelles de Kaboul* ne se limite pas à cette esthétique sombre. Derrière la peinture d'une société au bord du gouffre, se dessine aussi l'épure d'une tragédie classique. À l'instar des héros tragiques de Sophocle ou d'Euripide, les personnages de Khadra sont pris dans des dilemmes moraux profonds, confrontés à des choix impossibles où la liberté se heurte sans cesse à le destin. Zunaira incarne l'idéal brisé, la beauté humiliée, l'intellect opprimé. Mohsen, lui, est victime de sa propre faiblesse, happé par une foule dont il ne partage pas la haine mais dont il épouse le geste. Atiq, le geôlier, figure du renoncement, du conflit intérieur, devient l'emblème de l'homme écartelé entre la fidélité à une institution tyrannique et l'appel lancinant de sa conscience. Et Mussarat, dans un ultime sursaut de lucidité et de sacrifice, se fait héroïne tragique, offrant sa vie pour que l'amour puisse respirer — ne serait-ce qu'un instant.

Cette dimension tragique donne au roman une résonance universelle. Car il ne s'agit pas uniquement de l'Afghanistan des années talibanes : « *Les Hirondelles de Kaboul* » parle du destin humain face à la barbarie, de la perte de sens dans un monde qui se prétend guidé par Dieu mais ne connaît que la violence. Le roman explore les frontières entre le bien et le mal, entre la justice et la vengeance, entre la vie et l'oubli. À ce titre, il rejoint les grandes œuvres intemporelles qui questionnent la place de l'homme dans l'histoire, dans le sacré, dans le politique.

Cette dualité entre roman noir et tragédie antique n'est pas une contradiction, mais la marque même de l'écriture de Khadra : une écriture tendue entre ombre et clarté, entre cri de douleur et murmure d'espérance. C'est dans cette tension que réside la force du roman, et c'est aussi ce qui en fait un texte profondément humain. En cela, *Les Hirondelles de Kaboul* dépasse les frontières de la fiction pour rejoindre une méditation grave et poignante sur le mal, la résistance silencieuse, et la fragile beauté de l'âme.

Après ce dernier volet d'analyse, il est temps de rassembler les fils de notre réflexion pour en tirer les conclusions générales.

Conclusion générale

Conclusion générale

Au terme de ce travail de recherche, il nous semble essentiel de revenir sur le chemin parcouru pour mieux comprendre la portée et la richesse du roman *Les Hirondelles* de Kaboul de Yasmina Khadra. Ce roman, ancré dans un contexte afghan ravagé par la dictature talibane, dépasse les frontières géographiques et temporelles pour interroger l'humanité dans ce qu'elle a de plus sombre, mais aussi de plus fragile et de plus lumineux.

L'objectif premier de notre étude était de saisir comment une œuvre littéraire peut rendre compte, à travers la fiction, d'une réalité sociopolitique extrême, tout en proposant une réflexion éthique, existentielle et presque philosophique. Nous avons ainsi observé que le roman de Khadra se présente comme une littérature engagée, où chaque personnage, chaque geste, chaque silence, incarne une tension entre soumission et révolte, entre désespoir et quête de dignité.

Nous avons d'abord exploré la désillusion collective qui mine les personnages dès les premières pages : Kaboul est une ville en ruine, non seulement sur le plan matériel, mais surtout sur le plan moral. La barbarie n'est pas seulement une réalité extérieure, elle imprègne les cœurs et les consciences. À travers le parcours des personnages – Mohsen, Zunaira, Atiq, Mussarat – nous avons mis en lumière le poids de l'histoire, la violence systémique et les impasses existentielles qui mènent certains à l'abîme, d'autres au sacrifice ultime. Chacun incarne une facette de la survie dans un monde privé d'espoir.

Le contexte sociohistorique, appuyé par une analyse des relations sociales, nous a permis d'éclairer les dynamiques de domination, notamment à travers la condition des femmes, réduites au silence et à l'effacement. La liberté confisquée apparaît comme l'un des motifs les plus tragiques du roman, illustrant une société où la norme religieuse devient un outil de contrôle et de terreur. Cette réflexion a trouvé un prolongement fécond dans l'apport de Carol Mann, dont l'approche sociologique sur les femmes en contexte de guerre éclaire la tension entre survie et résistance.

Nous avons ensuite poursuivi notre lecture par une plongée dans les tourments de l'âme humaine, à travers une approche psychanalytique inspirée de Freud, qui nous a permis de comprendre les conflits internes, les pulsions refoulées, et les mécanismes de défense à l'œuvre chez les personnages. L'analyse du cheminement psychique des protagonistes a montré comment la perte de repères, l'anéantissement du désir, ou le sentiment de culpabilité, peuvent conduire à la perte. Mais nous avons aussi tenté de montrer que l'espoir – même ténu, même

Conclusion générale

tragique – demeure une voie possible de salut ou de rédemption, comme en témoignent les derniers actes d’Atiq ou la dignité silencieuse de Mussarat.

Dans cette logique, la scène de la lapidation s’impose comme un point de bascule. Non seulement elle symbolise la faillite éthique du régime, mais elle interroge aussi, dans une perspective philosophique, la légitimité d’une justice dévoyée par le fanatisme. Nous avons convoqué à ce sujet des penseurs comme Giorgio Agamben, Julia Kristeva avec son concept d’abjection, ou encore Michel Foucault, pour montrer comment les corps deviennent les lieux de l’exercice du pouvoir le plus cruel. La femme lapidée, privée de nom et de statut, devient l’incarnation d’un rejet radical de l’humain. Ce geste collectif, auquel Mohsen participe malgré lui, illustre à merveille ce que Hannah Arendt a appelé la banalité du mal : cette capacité inquiétante de l’homme à commettre le pire dans une logique d’obéissance, sans questionner l’éthique de ses actes.

Enfin, nous avons souhaité ouvrir une réflexion sur la nature même du roman : *Les Hirondelles de Kaboul* est-il un roman noir, ancré dans une critique réaliste et amère du monde ? Ou bien est-il une tragédie intemporelle, dont les enjeux dépassent le cadre afghan pour toucher à l’universel ? Il nous semble que le roman opère à la jonction des deux. Par son ambiance sombre, son atmosphère étouffante et son regard lucide sur la société, il adopte les codes du roman noir. Mais dans le même temps, la structure du récit, la profondeur psychologique des personnages, les dilemmes moraux et le dénouement sacrificiel lui confèrent une portée tragique digne des grandes œuvres classiques. Il y a, dans ce texte, une forme d’intemporalité de la souffrance et du courage humain, qui le rend toujours actuel, toujours parlant.

Ainsi, *Les Hirondelles de Kaboul* ne se lit pas seulement comme le témoignage d’un monde en ruines, mais comme une œuvre profondément humaine, qui interroge nos limites, nos silences, nos renoncements, mais aussi notre capacité à aimer, à résister, et à espérer. En cela, ce roman trouve sa place dans le champ de la littérature de résistance, mais aussi dans celui de la littérature universelle, parce qu’il pose les questions que tout lecteur, quelle que soit son origine ou son époque, ne peut éviter.

Références Bibliographiques

Références Bibliographiques :

Corpus : version numérique/ format électronique

Khadra Yasmina , « Les Hirondelles De Kaboul » , Paris , Julliard , 2002.

Ouvrages théoriques et critiques :

1. Mann carol , « Femmes afghanes entre survie et résistance », Tumultes, 2006
2. Agamben Giorgio , (1998), « Homo Sacer ». Tome 1, « le pouvoir souverain et la vie nue », Paris, Seuil, 2009, Nudità, Nottetempo.
3. Arendt Hannah, « banalité du mal », À la suite du procès d'Adolf Eichmann (les années 1960).
4. Kristeva Julia, « pouvoir de l'horreur ». Essai sur l'Abjection, 1980
5. Hamon philippe, « le personnage comme signe », Texte et idéologie, 1997.
6. Hamon Philippe, « pour un statut sémiologique du personnage », Littérature, n°6 , mai 1976, pp.86-110. Article repris.
7. Jaccard Rolond, « l'exil intérieur », Schizoïdie et civilisation, 2010.
8. Freud Sigmund, « la psychanalyse », (1856- 1939).

La sitographie

Sites consultés :

Yacine Kateb, Nedjma, éd. du Seuil, 1956

Fiche bibliographique sur le site de l'éditeur :

<https://www.seuil.com/ouvrage/nedjma-kateb-yacine/9782020001167>

Présentation sur Wikipédia :

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Nedjma_\(roman\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Nedjma_(roman))

Djebar Assia, Femmes d'Alger dans leur appartement

Accès à l'ouvrage sur Gallica (Bibliothèque nationale de France) :

<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5749027j>

Présentation générale sur Assia Djebar :

<https://www.franceculture.fr/personne-assia-djebar.html>

Djaout Tahar, « Refus de se taire », Ruptures, 1993

Archive sur HAL / Thèses.fr :

<https://hal.science/hal-01431690>

Présentation de Djaout Tahar sur le site de l'INA :

<https://fresques.ina.fr/memoires-de-la-meditteranee/fiche-media/Memmed00029/tahar-djaout.html>

Kristeva Julia – Concept d’abjection

Présentation de Pouvoirs de l’horreur (livre fondateur) sur Éditions du Seuil :

<https://www.seuil.com/ouvrage/pouvoirs-de-l-horreur-julia-kristeva/9782020069563>

Fiche de lecture et analyse sur Etudes-litteraires.com :

<https://www.etudes-litteraires.com/kristeva-abjection.php>

Freud Sigmund – Appareil psychique (Ça, Moi, Surmoi)

Article explicatif sur Psycho-Ressources.com :

<https://www.pscho-ressources.com/bibli/freud-appareil-psychique.html>

Schéma et synthèse sur Lumni.fr (France Télévisions Éducation) :

<https://www.lumni.fr/video/ca-moi-et-surmoi>

Arendt Hannah – La banalité du mal (procès d’Adolf Eichmann)

Fiche de lecture sur Philomag.com :

<https://www.philomag.com/articles/la-banalite-du-mal-hannah-arendt>

Article universitaire sur Cairn.info :

<https://www.cairn.info/revue-raisons-politiques-2005-3-page-95.htm>

Mann Carol – Femmes entre survie et résistance

Extraits et références sur Persee.fr :

https://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1997_num_1173_1_2874

Présentation de l’auteur sur Wikipedia :

https://fr.wikipedia.org/wiki/Carol_Mann

Articles et interviews sur Yasmina Khadra

Interview sur France Culture – "Yasmina Khadra : écrire pour conjurer la peur"

France Culture (2020)

<https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-idees/yasmina-khadra-ecrire-pour-conjurer-la-peur>

Article – "Khadra Yasmina : un romancier en colère"

Le Monde (accès limité, 2018)

https://www.lemonde.fr/livres/article/2018/08/16/yasmina-khadra-un-romancier-en-colere_5343101_3260.html

Portrait d'auteur – " Khadra Yasmina : un écrivain engagé"

Bibliobs / L'Obs (2021)

<https://www.nouvelobs.com/bibliobs/20210510.OBS44346/yasmina-khadra-un-ecrivain-engage.html>

Entretien – " Khadra Yasmina : 'Je suis un veilleur d'âmes'"

Le Point (2020)

https://www.lepoint.fr/livres/yasmina-khadra-je-suis-un-veilleur-d-ames-01-10-2020-2395389_37.php

Article universitaire – " Khadra Yasmina : l'écriture de la souffrance algérienne"

Revue Horizons Maghrébins, sur Persée

https://www.persee.fr/doc/horma_0984-2616_2006_num_54_1_2432

Corpus: version numérique YASMINA KHADRA « les hirondelles de Kaboul » PARIS.
Julliard.2002



Tirer d'un film d'animation réalisé par **Zabou Breitman** sélectionné au festival de Cannes, en 2019.

Le tchadri : « burqa »



La lapidation :



Présentation de l'auteur :

Yasmina Khadra est le pseudonyme littéraire de l'écrivain algérien **Mohamed Moulessehou**.

Il le choisit non seulement pour rendre hommage à son épouse **Yasmina Khadra** et au courage des femmes algériennes mais aussi pour échapper à l'autocensure perceptible dans ses premiers textes.

Yasmina Khadra a choisi les prénoms de sa femme en 1997 pour la remercier de Son soutien et qui l'a beaucoup aidé dans sa carrière littéraire qui l'encourage à écrire.

« Mon épouse m'a soutenu et m'a permis de surmonter toutes les épreuves qui ont jalonné ma vie. En portant ses prénoms comme des lauriers, c'est ma façon de lui rester redevable. Sans elle, j'aurais abandonné. C'est elle qui m'a donné le courage de Transgresser les interdits. Lorsque je lui ai parlé de la censure militaire, elle s'est portée volontaire pour signer à ma place mes contrats d'édition et m'a dit cette phrase qui restera biblique pour moi : "Tu m'as donné ton nom pour la vie. Je te donne le mien pour la Postérité »".¹⁸

Il évoque l'Algérie, sa beauté, et sa démesure, mais aussi la fureur, les lâchetés et les inadmissibles compromissions. **Yasmina Khadra** est né le 10 janvier 1955 à Kenadsa (Béchar) ; auteur d'une trentaine d'ouvrages, son style à la fois brutal et poétique séduit le public et les critiques ainsi que les cinéastes, bédéiste, et dramaturges.

En 1997, l'auteur conquiert la France avec « **Morituri** », les célèbres enquêtes du commissaire Liob. En 2001, il décide de révéler son identité en publiant le roman autobiographique « *l'écrivain* ».

Grâce à l'adaptation cinématographique de **Morituri** par **Okacha Touita**, il gagne une renommée internationale plus importante en 2004, et continue à inspirer les lecteurs du monde.

Ses œuvres

Voici ses derniers livres :

- « *la dernière nuit du Rais* »(2015) : Dans ce roman, **Yasmina Khadra** prête sa plume à **Mouammar Kadhafi** pour lui faire revivre ses dernières heures. Construit comme un long monologue intérieur, le texte retrace les souvenirs, les délires et les justifications du dictateur

¹⁸Yasmina Khadra, « Les Hirondelles De Kaboul », Paris, Julliard, 2002

déchu. À travers cette introspection troublante, l'auteur interroge la folie du pouvoir, le déni de réalité et le crépuscule d'un homme persuadé d'être immortel.

-« *dieu n'habite pas la Havane* » (2016) : Cette œuvre explore la désillusion d'un chanteur cubain, Don Fuego, dans une Havane rongée par la nostalgie et les promesses non tenues de la révolution. Lorsque l'amour renaît dans sa vie, il croit encore à la possibilité d'un renouveau. Mais la réalité le rattrape. **Khadra** y peint une fresque mélancolique et poétique sur l'effondrement des rêves dans une société figée entre passé glorieux et avenir incertain.

- « *Ce que le mirage doit à l'oasis* » (2017), illustré par **Lassâad Metoui** : Dans ce récit à tonalité autobiographique, **Yasmina Khadra** revient sur sa jeunesse, sa formation militaire et son parcours d'écrivain. Il y confie les douleurs de son exil intérieur, les contradictions de l'identité, et la puissance salvatrice de l'écriture. C'est un hommage au pouvoir des mots comme refuge et arme face aux mirages du monde.

- « *L'attentat* » , par **Zied Douéri** (2013) , grand prix du festival de Marrakech interdit dans tous les pays arabes par la ligue arabe.

- « *Les hirondelles de Kaboul* », film d'animation réalisé par **Zabou Breitman** sélectionné au festival de Cannes, section « *un certain regard* », mai 2019.

«*Les Hirondelles de Kaboul* » publié pour la première fois en 2002 aux éditions Julliard. L'œuvre a rapidement rencontré un large écho critique et public, tant en France qu'à l'international. Elle a été traduite en plusieurs langues, adaptée au théâtre, puis portée à l'écran en 2019 dans un film d'animation coréalisé par **Zabou Breitman** et **Eléa Gobbé-Mévellec**.

Ce roman, court mais d'une grande intensité, plonge le lecteur dans l'Afghanistan des talibans, en capturant l'atmosphère étouffante d'un pays déchiré par la guerre, la religion instrumentalisée et l'effondrement des repères humanistes. À travers le destin croisé de plusieurs personnages, l'auteur explore la barbarie, la perte de sens, mais aussi les lueurs d'espoir et de résistance.

La version numérique du roman, publiée en 2012 chez **Julliard**, compte 152 pages. Il convient cependant de noter que (**le nombre de pages peut varier selon les éditions et les formats**), notamment entre les versions brochées, numériques ou de poche. Cette variabilité éditoriale n'altère en rien la densité émotionnelle et la portée symbolique du récit.